

guyennet

6

Histoire de marine

**LE RENVERSANT**  
100 Pages réglées pour 10 cent.

# CAHIER

de \_\_\_\_\_

APPARTENANT

à \_\_\_\_\_

En un  
Zunabiy

... ..



Le premier coup de canon tiré par les  
 russes et dont le boulet avait passé par  
 dessus nous fut bientôt suivi par d'autres  
 et d'autres encore partant de tous les côtés.  
 au bout quelques minutes ce fut un véritable  
 roulement de tonnerre. Nous étions entés  
 dans la tranchée, marchant à la file le  
 fusil bas en nous baissant. On ne marchait  
 que lentement et par accoup. Quand on  
 s'arrêtait on se couchait contre le parapet  
 pour nous garder des boulets de la mitraille  
 qui passaient comme grêle par dessus nos  
 têtes, puis pour laisser de la place aux  
 braves canadiens qui allaient chercher les blessés  
 et aux hommes de génie qui allaient avec  
 des échelles de corde qui servaient à  
 escalader les murs de coréchiens. A chaque  
 instant on entendait les aires de la  
 bombe. à ce aie tout le monde regardait  
 en l'air; car ces grosses bombes étaient  
 parfaitement visibles. On les voyait dans  
 leur grande course et pour ainsi dire  
 d'avance ou elles allaient tomber.  
 Ces bombes n'étaient donc pas bien

Dangereuses pour nous, sont la mortie  
du Danté & éclataient par nous avec  
la preuve devant nous. La terre était  
gondrée de ces bombes qui n'avaient  
pas éclaté. Il n'en était pas de même  
des notes qui avaient éclaté, et incendiées  
toutes les maisons de la ville; et quand  
une tombait dans la tour Malakoff elle  
causait un carnage épouvantable. La  
les Russes groupés en masse et ne pouvant  
se grouper même littéralement mais en fin  
ils avaient de grands sacs dans lesquels  
on chargeait les morceaux qui de faulouge,  
venaient prendre pour conduire au domicile  
Quand la paix fut faite et que les Russes  
et nous étions devenus les meilleurs amis  
du monde j'entendis leur officiers raconter  
ces effroyables carnages que nos bombes  
causaient par ces notes notamment dans la  
tour Malakoff.

Cependant nous continuions à avancer  
lentement vers le nord; pour nous  
même les troupes russes et les qu'il fallait  
s'arrêter à quinze lieues pour éviter d'être  
battus par le général. Quand nous



nous arrêtons en instant nos étour-  
 couments de terre, de graviers, et de colloues  
 que les boulets, les bûches, et la mitraille  
 en toppant contre le parapet jeteront sur  
 nous. Dans un moment d'arrêt une  
 dispute s'éleva chez nous entre les anciens  
 et les nouveaux arrivés. Quelques uns  
 de ces soit-disant anciens avaient voulu  
 se moquer un peu des nouveaux, en disant  
 que nous devrions certainement trembler là.  
 Mais ils furent valablement relevés par les  
 nouveaux parmi lesquels il y avait plusieurs  
 plus anciens sots et que ceux-ci et qui avaient  
 vu le feu avant eux et dans des conditions  
 bien plus dangereuses que là. Car avec les  
 russes on ne risquait que la mort ou une  
 blessure glorieuse, tandis qu'avec les arabes  
 et les Khabiles on risquait un long et  
 horrible martyre si l'on tombait vivant  
 entre leurs mains. Aussi ces prétendus  
 anciens, qui n'avaient là que d'opiniâtres juges  
 sans être jamais bien vite adroits ou silencieux  
 par les nouvelles.

Maintenant la fusillade avait aussi  
 commencée

Notre capitaine dit alors: Enfin voilà  
l'assaut qui va commencer. Notre tour  
va bientôt arriver. Surtout n'ayez pas  
peur les enfants; saluez moi, je vous  
gardiens. Plus ces de nouveaux arrivés  
depuis. Ne craignez rien capitaine, nous  
ne sommes pas venus ici volontairement  
pour trembler devant l'ennemi. Mais si  
mes braves répondit le capitaine, je puis  
compter sur vous. La fusillade devient  
toujours de plus en plus chaude, mais couverte  
par le continuement effrayant des canons et  
des mortiers menottes. Nous étions just  
ement en ce moment tout pais d'un de  
ces monstrueux lanceurs de bombes qui  
nous faisait sauter à chaque bombe  
qui l'an ceint.

Mais voici que le drapeau des blancs avait  
commencé. il en portait poiteins les bras  
gauche dans la main droite, d'acier de  
trainant en s'appuyant sur son fusil, d'acier  
couverts sur des blancs. L'ennemi ten  
des tranchées de sang de venue eux. Un  
vieux capitaine vint se passer avec un bras



J'accusé au ras de l'épaule, deux hommes  
 à suivent avec un braconnier, mais le  
 vieux voulait marcher de moins ventant  
 qu'il pouvait. il s'écrite pour serrer le  
 main à notre capitaine qui lui offre une  
 goute de sa goute. Quand notre capitaine  
 lui demande ce qu'il fera de l'offense le  
 vieux hausse les épaules en disant: toujours  
 la même chose, comme au 18 juin, un  
 massacre inutile quoi. Mais le prisonnier  
 ne pouvait rester longtemps car il perdait  
 son sang. A près son départ j'entendis  
 notre capitaine tempêter parlant à lui  
 même: toujours les mêmes sottises, les mêmes  
 stupidités; on veut au nous soyons  
 tout massacrer ici jusqu'au dernier.  
 Quant à nous prisonniers exposés plus  
 que les autres à la mort, à une mort  
 stupide. pourquoi ne pas nous lancer  
 tous en masse contre cette tour et  
 contre la ville au lieu de nous  
 laisser massacrer un à un comme  
 au 18 juin. Mais le capitaine  
 fut interrompu dans ses réflexions  
 vaines par l'arrivée de deux compagnons

de. Chacun se jette à terre. Ne pouvant  
suivre les hautes encombres par nous  
et par les blessés revenant de la bas, Me  
traversant en hautes au pas gymnaste  
laissons de mort et de blessés derrière elle  
Sont nous voyons les chapeaux et plumes  
volter en l'air des hautes. Si ce n'est  
voulant aller visiter à l'assaut il  
n'arrivent pas tous assainement.

Nous avions encore avancé un peu.  
Tout à coup la fusillade cessa parce  
de notre côté bientôt nous entendîmes  
la charge. Cette marche qui se fait dans  
son jardin les vieux soldats qui le commencent.  
Mais je n'étais pas encore un vieux soldat  
mais j'avais déjà monté à plusieurs  
assauts à Lyon et au camp de Sathonay  
et cette ordonnance de la charge.  
aussi en attendant la charge je serais  
mon fusil entre mes mains comme par  
me lancer en avant. Mais par moyen  
d'autres bataillons nous reprenons  
de la première ligne. Mais comme  
bien de belles canonnades j'étais toujours



mon feu et mes yeux meurs à son  
 faire l'attention au projectile qui pleuven  
 toujours sur nous, portait la tête haute  
 et les yeux fixés sur les commandés qui  
 nous faisaient les honneurs la bayonnette en avant  
 Nos canons battaient fort en ce moment  
 je sentais le men feu à se voir aller tout droit  
 la direction me manquait. Tous à coup  
 un boum formidable retentit. Je me suis  
 fois perdues d'elles de porteurs fumants, quelques  
 remontaient, à venir par tous les civils qui  
 de nous ont le plus grand de télégraphe.  
 On venait de voir le Drapeau tricolore  
 flotter au sommet de la tour Malapoff  
 c'était fini. Sebastopol était à nous  
 maintenant. Du moment que à nous  
 avions le clef. Les fusils et canons  
 s'éteignirent tous, il n'y avait plus que l'annon  
 des forts de la rade qui nous envoyant  
 encore quelques boulets. Cependant  
 nous allions toujours en avant et  
 cette fois nous arrivâmes aux pieds  
 de la tour que nous nous arrêtons

La nuit doit venue et suivant le  
Dieu des officiers nous devons la passer  
tout entier là, a l'entrée de la ville  
Mais au bout d'un quart d'heure  
nous recevons l'ordre de faire demi  
tour et d'entrer vivement au camp.  
En revenant nous nous croisons avec  
d'autres bataillons qui allaient nous  
remplacer. Arrivés au camp nous  
trouvâmes la tourlentine préparée  
long temps par le blessé de notre escouade  
qui était parti faire la cuisine pour  
nous autres nouveaux arrivés. Le soldat  
était un inconnu. C'était simplement  
la soupe au lait d'avoine et plein de  
vrais dans laquelle on faisait cuire du  
biscuit également vidés ces-ci avec  
la crosse du fusil. Mais c'était  
délicieux qu'on avait faim et nous  
avions en ce moment n'ayons rien mangé  
depuis cinq heures de matin. On avait  
fait une opération le bas sur cette  
fameuse tourlentine.  
Il dit à peine comme nous fûmes de



managé que nous entendrions les officiers  
 et sous officiers crier et taper même  
 sur les tentes, qu'il fallait vite ramasser  
 tout pour partir immédiatement.  
 pour nous autres nouveaux les ramasser  
 tout ne fut pas long. Castellane  
 nous avait très bien habitués à ce  
 métier, à ces départes précipités à toute  
 heure du jour et de nuit. Aussi nous  
 fumes bientôt sac au dos sur le pont  
 de bandière prêt à partir. Mais il n'en  
 était pas de ces pauvres anciens qui ne  
 s'étaient pas soucis de leurs sacs depuis  
 leur arrivée et avaient à chercher au  
 milieu des ténèbres leurs petites garnelles  
 leurs bâtons de tentes, leurs piquets, à vouloir  
 difficilement tout ça sur leurs sacs. pour  
 le coup ces mathématiciens anciens que  
 matin vous avez nous donné des leçons  
 et avez plutôt <sup>bu</sup> de nôtre. Aussi enten-  
 durent ils de ces jolis pas pas militaires  
 de la part des officiers et des sous officiers  
 Mais on avait pas le temps de s'arrêter  
 car au loin on entendait les voix de ce  
 Colonel et des autres officiers répétant que

Jeuneurs comme des forts à faire  
parce que les compagnies n'arrivent  
plus assez vite. N'importe par où  
passer et commander par le fleuve  
et en avant marches. De même nous  
on n'en avait rien. En tous ces jours  
voyions clair pour marcher à la lueur  
des flamme qui s'élevaient jusqu'au ciel  
autour de la ville. Le russe en se retirant  
de Malakoff et songeant qu'il était inutile  
d'essayer de défendre la ville, l'abandonna  
en mettant le feu partout. Puis ensuite  
commencèrent à faire sauter les mines.  
Une des premières qui sauta fut justement  
à l'extrémité de la ville à l'endroit même  
où nous nous étions arrêtés par d'un  
quart d'heure. On nous dit le lendemain  
qu'un bataillon de chasseurs qui était de  
à cette place sauta tout entier. Les  
coups de mines se succédèrent rapidement  
et étaient si formidables, qu'il nous  
semblait que la terre entière se soulèverait  
peu à peu. Nous marchions  
comme des spectateurs lugubrement silencieux  
par ces lieux ravagés. Personne ne



Disait un seul mot. De cette malgrie  
 tous ce vacarme effroyable nous dormions  
 tous en marchant. Il y en avait qui tombaient  
 et restaient lie comme morts. Enfin au bout  
 de deux heures de marche en vain nous  
 nous arrêtâmes sur un plateau d'où nous  
 voyions toute la ville en flammes. Mais  
 là l'audace avait tué tout le monde était  
 tombé, officiers et soldats pile où le tout  
 mort en tombant; les soldats néanmoins per-  
 dirent le courage de se faire deux sacs,  
 je tombai aussi comme les camarades  
 dépendant j'eu ay de courage de détacher  
 mon sac de mon dos, et de m'en servir  
 comme œiller. Tous en m'indiquant  
 avec mon fusil entre les main je pensais  
 que nous allons probablement sauter  
 avec ce plateau presque on affirmait que  
 tous les membres et tous les plateaux des environs  
 de Sebastopol étaient minés. Cela ne  
 me faisait pas grand chagrin. On sauterait  
 en dormant. Néanmoins mon sommeil  
 fut bien pénible. Je ne avais que boules  
 de terre et boulets, et des mines qui  
 sautaient de tous cotés, et je me voyais

moi mince loncé en l'air et tournoyons  
comme un aigle. aussi quand je me  
reveillai, un des premiers, j'étais tout en sueur  
tenant toujours mon <sup>fil</sup> entre mes mains.

Le soleil était levé. En regardant au tour de  
moi il me semblait voir des cadavres  
gisants sur le champ de bataille; ils étaient  
étendus en tous sens et dans toutes les positions.  
Les trois quart avaient toujours leurs sacs sur  
le dos. Si Costettane eût été là il aurait  
ri de plaisir, lui qui ne comprenait pas  
un soldat sans sac. Enfin on sonna le  
veille en grande mesquite à tout le monde  
de lever. Nous sommes alors pour quoi que  
nous avait fait aller précipitamment de ce  
côté. C'est que les Russes sachant que nous  
étions tous réunis du côté de Malakoff,  
avaient fait marcher un corps d'armée  
sur le flanc des anglais pour nous cerner  
et nous faire partir tous sur les ruines de  
Sébastopol. Heureusement nous arrivâmes à  
temps pour les arrêter, et au lieu de nous  
prendre ce fut encore ceux qui furent pris  
car on fit le un grand nombre de prisonniers



qui sifflent la sur le plat en devant nous  
 deux pots de vin, trois à grands quillards, n'ayant  
 plus l'air méchant; ils avaient leur pain blanc  
 de pain noir sous le bras, semblable à notre  
 pain de seigle de la Baetagne.

De là on voyait bien s'il y avait du pain, ou du moins  
 ses réserves, car on voyait plus une maison  
 debout. Après le défilé des prisonniers nous  
 nous sac au dos et retournâmes à notre camp  
 en traversant le camp des anglais. Mais avant  
 d'arriver on nous prévint de nous tenir prêt  
 à partir dans la nuit ou le lendemain matin  
 de bonne heure. On nous fit une grande  
 distribution de biscuit, de sucre et de café  
 nous devions en avoir pour plusieurs jours.  
 On ne partit pas dans la nuit; mais le lendemain  
 au point du jour nous nous mis en route  
 par une pluie battante qui dura toute la journée.  
 Nous marchâmes depuis le matin jusqu'à la  
 nuit à travers des terrains bouleversés et complè-  
 tement nus. Nous nous arrêtâmes au bord  
 d'une rivière remplie de carcasses de chevaux  
 ou c'était une jeune femme et sa sœur  
 avec laquelle nous nous fîmes la soupe

Mais pas moyen de se coucher: nous étions  
dans la boue jusqu'aux genoux. Nous passâmes  
la nuit accroupis sur nos sacs. La pluie  
avait cessé mais la pluie avait succédé un  
temps froid. Quand il fallut ramasser nos  
tentes, le matin pour partir elles étaient gelées.  
Plusieurs hommes tombèrent malades et durent  
être traînés jusqu'à l'arrivée des caçoles pour  
les conduire à l'ambulance.

Nous partîmes encore de bon matin et  
pour bien commencer l'étape fumes obligés  
de traverser la rivière dans l'eau jusqu'au  
ceinture; c'était pour nous qu'on nous avait  
de la nuit. Mais là nous entrâmes dans un  
pays nouveau, qui n'avait pas encore été  
ravagé par la guerre. Nous traversâmes des  
bois des champs, des prés. Il me semblait  
que je voyageais dans mon pays. Partout  
je voyais des chênes, des bouleaux, du pin  
de la poignée, des ronces et des épines, en tout  
semblait abondant à ceux de ma commune d'Équigob.  
Les champs, les prés, la terre et les pierres  
étaient aussi les mêmes. J'étais ravi en tout  
plaisir à contempler cette nature qui me



rappelait à tous moment ma vieille Bretagne.  
 Nos marchames encore toute le jour  
 et le soir nous campans dans un país  
 magnifique sur lequel je dormis bien pour  
 la première fois depuis notre départ du  
 camp de Bathorlay.

Nous marchons ainsi pendant cinq jours  
 sans nous arrêter. Où allons nous? On n'en  
 s'avait rien. Nous allons poursuivre les  
 uns disant les uns; nous allons les  
 cerner disant les autres. On disait aussi  
 que nous allons prendre l'air de la  
 dernière grande ville de la Grèce qui se  
 trouve à l'autre extrémité de la presqu'île.  
 Nos officiers ne savaient pas presque nous le  
 général en chef le savait sans doute.  
 Après la cinquième journée de marche  
 nous restâmes trois jours au repos. Ce fut  
 là que vint l'ordre de renvoyer les hommes  
 de la classe 17 qui avaient déjà fait un an  
 de robies. Mais il n'en restait pas beaucoup.  
 Et ces malheureux qui avaient un an presque  
 leur compte la bar furent tous préceptés dans  
 le golfe de Lion en attendant d'être dans leurs foyers

ils s'embarquèrent tous sur la belle  
Semillante qui fait corps et bien en  
entant dans ce terrible golfe.  
Je pensai que nous étions là nous recevions  
encore de renfort dans notre régiment,  
un détachement de six cent hommes, victorieux  
comme nous, venant de Bl<sup>en</sup> de la guerre.  
Nous nous remîmes encore en route  
marchant toujours vers le nord, puis  
nous arrivâmes dans une vaste plaine  
à l'extrémité de laquelle j'aperçus des  
hautes montagnes rocheuses devant les  
quelles je fus étonné stupéfait. Pour le  
coup je me trouvais de retour en mon  
pays ou mon pays était venue là.  
Les montagnes, les rochers en bois  
étaient absolument les mêmes que ceux  
de Stary Odit en Engu' Gaberaci.  
Mais sur ces rochers nous vîmes briller  
des armes. Les ruisseaux du haut  
qui nous attendaient. Arrivés au  
pied de ces montagnes nous nous arrêtâmes  
pour faire le café. Pendant ce temps  
on nous fit décharger nos armes et



les notoya pour les recharger & nous avec  
 avec des Cortoucks fraiches. Jus le capi  
 pris nous commencames a escalader  
 le montagne par des sentiers de chive  
 sautant de rocher en rocher en nous  
 accrochant aux branches & aux racines.  
 Bientot des coups de fusils partaient de  
 la haut & des Colles sefferent a travers  
 les arbres. Nous continuons a grimper  
 chaceun cherchant un passage et traversant  
 les rochers et le broussaille d'un coup  
 de queue de plomb. Mais ces Colles ne  
 pouvoient nous faire grand mal; elle  
 jetaient tout au plus dans nos têtes ou  
 se perdait dans les arbres. Nous étions  
 les premiers en tête cette fois; mais  
 avant d'arriver en haut on nous  
 arrêta enfin de nous reformer toutant  
 que possible pour nous lancer ensuite  
 en masse sur le plateau en cet  
 butant l'ennemi & le boyonnette qui  
 était là a quelques pas de nous car  
 l'entendions la. C'estoit que notre  
 compagnie fut réunie nous nous dressâmes

sur le hauteur la boyonnette en arriere  
Mair disoit l'ennemi avoit vu de le terrain  
nous le vime descendre en courant l'autre  
versant de la montagne dont la pente  
est beaucoup plus douce et plus unie,  
Nous lui envoyames quelques pierres  
de faonce comme disaient les soldats, mais  
qui ne lui firent pas plus de mal que  
les pierres nous avient fait.

Cependant le sommet de cette montagne  
est large et bien uni couvert de fougere  
d'herbe et de bruyeres. Nous fimes  
encore quelques thidomites sur le sommet  
pour aller camper dans une large clairiere  
entourée d'arbres. Il y avait long temps  
que nous avions campé et nous avions  
deja mangé la soupe que les d'armes  
de notre division n'etaient pas encore  
arrivés en haut. Je ne comprends pas  
comment les russes nous ont permis l'ame  
prendre cette position si facile a defendre  
C'est qu'ils avaient sans doute d'autres  
plans et d'autres vues sur nous. Ce  
est de cette montagne de la cote des



il y avait une rivière qui me donnait  
 de plus en plus l'illusion de mon pays si  
 cette rivière ressemblait en tous points à  
 l'Orde et se trouvait dans un paysage  
 d'entier. Sur le bord de cette rivière  
 on voyait des villages, des fermes, des champs,  
 des prés, et des jardins pleins de légumes.  
 Mais dans tous les villages on voyait  
 des soldats assés aller et venir bien  
 visibles avec leurs cosquettes, plates et leurs canots  
 et leur capotes couleur de loqups.

Le lendemain de notre arrivée sur cette  
 montagne que on nommait Hardambel  
 on nous causa une bien grande surprise.  
 On dit que nous entrâmes là cinq ou six  
 jours. et vu que ne chevaux, ni mulets  
 ne pouvant arriver jusque nous, nous  
 ne devâmes pas de vivres, que il fallait  
 manger nos vivres de réserve. Des vivres  
 de réserve? mais personne n'en avait.  
 Avant de quitter le barlo pot on nous  
 avait donné il était vrai des boites  
 de sucre et du café soit dit en passant pour  
 cinq jours, mais il y avait longtemps

que tout ce qui mangé soit par  
nécessité soit pour s'en débarrasser afin  
d'avoir moins de charge à porter.

A la lecture de cet ordre stupéfiant tout  
le monde regardait. On se demandait  
si réellement on nous avait envoyés sur  
cette montagne pour nous y laisser crever  
de faim. En tous nos officiers à part  
le chef lui-même savaient bien que  
nous n'avions plus de vivres de réserves.  
Moi je me disais cependant que je ne  
mourrais pas de faim. Je voyais en gland  
dans les chiens, dans j'en voyais déjà manger  
chez moi. Les chiens sont en plus amers  
et ils vaient mais ils sont très nourrissants  
jusqu'en engrasse les pores avec j'en voyais  
des mures et des pelasses sauvages tous  
faits de mon pays très savoureux et  
très nourrissants.

Cependant le génie en prison ne manqua  
qui se faisait entendre autour de lui fit  
travailler le génie et bientôt un sentier  
de miel fut établi entre la plume et  
la montagne. Quelque ce ne fut  
d



que le soir du troisième jour que  
 les vivres furent arrivés non pas  
 encore sur la montagne mais au  
 tiers quart de la montée. On alla  
 à la distribution. Ce fut un honne  
 g inégal sur la montagne car on  
 entendit les clairons appeler les  
 foceries. Il était nuit quand les  
 hommes revinrent au camp avec  
 du sucre, du café, du pain et du  
 vin. Du pain. C'était la première  
 que les français en faisaient le cas,  
 et aussi la dernière sans doute  
 car je n'en vis plus après. C'était  
 peut-être essayé ces fameuses fougères  
 campagnes tout vantées par leurs  
 inventeurs. Mais l'essai fut si mauvais  
 qu'on ne voulut plus recommencer.  
 Car ce prétendu pain qui causa la  
 mort de plusieurs soldats, ce n'était  
 pas du pain, il était complètement  
 carbonisé à l'extérieur tandis que  
 l'intérieur se mitait que de la pâte.  
 Aussi les malheureux qui tombèrent

A vouloir le manger précipitamment  
en furent étouffés.

Le soir la nôtre compagnie se trouva  
être de grand garde. Les yards, yards  
descendant tous vers le ruisseau dans le  
bois de côté des ruelles. Là nous ne  
pouvions camper, ni faire du feu, ni  
fumer ni même causer qui venait basse.  
Les compagnies de grand garde mettaient  
encore des postes avancés devant ville.  
Le soir là ce fut notre escouade qui  
forma ce poste avancé qui n'était  
pas loin de la rivière et j'étais en face  
d'une ferme derrière laquelle il y avait un  
verger plein de choux. Mais nous  
savions que cette ferme était occupée  
par les russes. Il y avait dans notre  
escouade un vieux qui avait fait les  
campagnes d'Afrique et qui connaissait  
les ruzes que nous avions le jour  
nous avions eu de ces choux.

Quand le nuit fut avancée il  
demanda qui voulait aller avec lui  
pour voler des choux. Moi je répondis je.



en ai le espoir avait peur que nous  
 fussions pris par les Russes, car ce savait  
 sur lui que tombant les conséquences, mais  
 le vain soldat d'Espagne jurait qu'il n'y avait  
 rien à craindre, il en avait fait d'autres temps  
 plus d'angoisses. Il nous laisse enfin partir  
 ayant plus peur que nous assurons.  
 Nous descendons doucement au bord  
 de la rivière. Là nous allons à quatre  
 pattes, l'un en descendant le courant l'autre  
 en montant pour écouter et regarder  
 s'il n'y avait pas de fadornans sur  
 sur l'autre bord. Quand nous revînmes  
 l'un vers l'autre et que nous fumes assurés  
 qu'il n'y avait personne sur l'autre bord  
 nous nous deshollâmes et chacun  
 son couteau à la main nous descendons  
 doucement dans la rivière sans savoir  
 quelle était sa profondeur, elle n'était  
 pas profonde, nous traversâmes sans être  
 obligés de nager. Une fois sur l'autre  
 bord nous allâmes en rampant comme  
 deux serpents sur quatre pieds. Nous  
 comparâmes chacun deux, ils étaient très gros,

et trois boues, et y en avait assez pour  
l'escouade. Nous reprîmes la rivière  
je savais que cette eau devait être glaciale  
et cependant je la trouvais presque chaude  
en moins d'une heure nous étions de retour  
au poste au grand plaisir du caporal  
qui fut bien inquiet pendant notre voyage.  
Les choux furent coupés en tranches et  
on bouilla tous les jours, car il fallait bien  
cacher cela. Nous les cachâmes si bien  
que nous fûmes en marche pendant deux  
jours sans qu'on nous eût rien dit de notre  
bric à brac. Alors nous quittâmes encore  
le plateau pour descendre à la hauteur de  
des Russes qui marchaient tranquillement  
devant nous; s'arrêtèrent quand nous  
nous arrêtâmes. Ce fut alors pendant plusieurs  
jours une guerre qui semblait être vraiment  
une guerre pour rien. Les Russes marchèrent  
devant nous en montrant, faisant  
le cul de terre comme nous  
faisions d'habitude eux. Les lignes  
de terre commencent entre elle  
sans tirer un coup de fusil.



un jour cependant la chose parvint  
 à se faire. On nous avait fait  
 une distribution de viande fraîche  
 le matin de très bonne heure, et aussitôt  
 on se mit en route à travers champs et  
 prés. Vers huit heures du matin  
 on s'arrêta et on nous dit qu'on  
 avait le temps de la faire la soupe  
 avec cette viande de buffe qu'on nous  
 avait donnée le matin. Mais à peine  
 les marmites commencent-elles à bouillir  
 qu'on tira sac ou dos. Il fallait revenir  
 les marmites, les remettre sur le sac et  
 partir. Vers dix heures on recommença  
 la même scène. Vraiment on se fichait  
 de nous. Car on ne voyait rien et on  
 entendait rien de nos coups de fusil  
 de loin en loin. Ce n'était  
 pas ce qui pouvait nous empêcher de  
 faire la soupe et de la manger.  
 Mais des cavaliers envoyés en reconnaissance  
 revenant dire que l'ennemi était là  
 tous prés cachés derrière un monticule  
 et s'apprêtant à tomber sur nous  
 à l'improviste de la frontière.

vers midi on s'arrêta encore. Mais  
cette fois nous acheminâmes dans notre esquadre  
aucun d'essayer de faire la soupe nous  
fîmes le café. Nous de l'eau d'ans nos  
bidons qui furent rapidement vidés dans  
la marmite laquelle fut noyée dans le  
feu que nous obtenions avec nos bouyottes  
que l'un ne tarda pas à bouillir, et qui fut  
rapidement vidée dans le grand gamelle  
plus partagée dans les pilles. Mais  
ce moment de dit moment se passa en  
tandis à quel que distance de nous et de l'abri  
venant frapper les marmites à tabourner  
le terre sous nos pieds. Nous fîmes le  
temps à partant de bon nous l'espérance  
qu'il était versé malgré les ais de l'officier  
que voulant nous le faire jeter à terre.  
Ce fut sans doute la seule esquadre de  
toute l'armée qui mouva quelque chose  
ce jour là, car à partir de ce moment  
nous marchâmes à la poursuite des  
Russes jusqu'à la nuit. Alors nous  
nous arrêtâmes dans un vallon au  
bord d'un ruisseau où les Russes avaient



campés aussi. nous traversons les goulets  
 formés de broussailles comme les goulets  
 de nos observations. Cette fois on pouvait  
 enfin faire la soupe avec cette viande  
 que vous tous aviez depuis le matin  
 et qui avait déjà perdu le meilleur de  
 son jus. En face de nous parait  
 le port de Juit les russes faisant  
 aussi leurs cuisines. On voyait les feu  
 flamber sur tous le côté qui nous faisait  
 face l'autre côté de ruisseau. Nous  
 allions souper ensemble et bien par  
 les uns des autres. Mais ces mêmes les  
 russes avertis de nous invita à souper  
 chez eux puisqu'ils nous avaient empêché  
 de dormir. Ce qui, avertis fait peut être  
 si les grands chefs l'eussent permis, car  
 ces pauvres soldats esclaves ne devaient  
 comme nous ne nous en voulions  
 guère, pas plus de cette que nous ne  
 leur en voulions, ils n'en voulaient  
 qu'une terre et aux anglais qui étaient  
 aussi nos ennemis, ou de nous les  
 ennemis de la France et au profit de  
 quel

cependant nous nous battions contre  
nos meilleurs amis. ainsi l'avais voulu  
la politique imbecile de Napoleon le  
petit. Nous avions cependant  
quelques hommes aux usses, car le lendemain  
malin nous vîmes plusieurs tombes faites  
au bord du ruisseau sur lesquelles il y avait  
tout plein de petits bois en bois v. d. s.  
Nous restâmes encore cinq jours dans  
ce camp et tous les jours nous allions  
monter sur l'autre côté du ruisseau  
en face des usses qui manœuvraient  
comme nous, comme deux corps  
d'armes amis faisant des manœuvres  
d'essai. Cependant tous les jours des hommes  
nous suivaient avec des cerceaux pour  
ramasser les blessés, mais ils n'en trouvaient  
jamais. Un jour cependant un  
Cavalerie s'étant avancé sans doute  
trop près. Un ussien sur son cheval et tira  
mais lui s'en revint tranquille en  
portant la selle sur son dos, preuve  
certaine que les ussies n'avaient pas voulu  
tirer sur lui sans cela ils l'auraient mis  
en pièce pendant qu'il disparaissait par  
selle.



Nous en avions avec nous un espion que  
 tout le monde connaissait sous le nom  
 de père Girard. C'était un vieux sapeur  
 de la légion étrangère qui savait parler  
 un peu toutes les langues: il connaissait  
 le russe et aussi le tchouatchar de la  
 Sibirie. Il allait presque tous les jours  
 se faire en marchant tartare, vendre  
 des figures et autres friandises dans le camp  
 des Russes; et lui tout en vendant ses  
 marchandises observait et recueillait les  
 conversations du soldat et des officiers.  
 Ce fut ainsi que l'on apprit que les  
 Russes prépareraient un mouvement  
 tournant pour nous envelopper dans  
 cet état de balon. Aussi un soir on  
 vint nous dire à voix basse, sans tambour  
 ni trompette, d'éteindre les feux et toute  
 autre lumière, et de ramasser vivement  
 nos bagages, de leur solidement les bidons,  
 les gourdilles et les marmittes afin qu'ils  
 ne brûlaient pas sur les sacs et ne fissent  
 pas de bruit. Les contenants recueillis  
 l'on se fit hâter de couler les bouillons  
 qu'ils avaient et qu'ils ne pouvaient  
 emporter

Mais elles avaient envoyé Des commandés  
à voir dans la compagnie à tous ceux qui  
voulent entendre, d'aller chercher de la boisson  
qu'ils en donnaient à bon marché  
beaucoup d'autres en prendre. A plusieurs  
en priant de trop et tel point qui tombent  
en route et furent faits prisonniers le lendemain  
Cependant que tout fut prêt on partit  
sans qu'un seul mot de commandement  
fut prononcé. on marcha à la file,  
silencieusement. Cela avait l'air d'un défilé  
de fantômes. De l'autre côté, et par  
moins nous pourrions dire, les russes  
avaient allumé des feux partout, et  
cela au moment qu'ils s'apprêtèrent  
à commencer leurs mouvements tournants.  
Nous marchâmes ainsi une bonne partie  
de la nuit, lentement et silencieusement,  
jusqu'à ce que nous eussions atteint ce  
grand plateau ou nous fûmes si bien  
accueillis par les russes au moment que  
nous pensions notre café. En arrivant  
sur ce plateau on s'arrêta sans ordre ni  
commandement, et, comme la nuit de



la prise de Sibostepot, on se laissa tomber  
à bon s'endormis sans se soucier des  
ennemis ni de ce qui pouvait arriver.

Quand nous nous levâmes au grand  
jour nous vîmes les ennemis dans notre  
ancien campement. Ils avaient bien  
exécuté leur mouvement tournant &  
étaient sans doute qu'ils nous tenaient.  
Mais ils ne trouvèrent que notre place  
& quelques pech fuh & quelques boutards  
vides que les continiers y avaient laissés.  
Leur plan, si bien combiné qu'il  
fut, avait été; grâce sans doute au  
père Ghard, le résident tout au marchand de  
figues. A partir de ce jour nous  
devîmes sur nos pas, lentement, & petites  
journées, s'avancer un peu partout, mais  
sans être inquiété par l'ennemi, jusqu'à  
nous retrouver dans cette vaste plaine  
appelée la plaine de Maïdar où nous  
étions partis à l'assaut des Mandembles,  
où on avait voulu nous faire crever  
de faim. Là on nous fit camper  
cette fois dans l'ordre & sans aucun trouble.

les aigles du campement. Quelques  
jours après nous vîmes les aigles  
de parer sur les rochers de l'ordure  
ils avaient repris leur position.

Maintenant que le jour semblait finir  
et que néanmoins nous devions rester  
là quelques temps encore, le général  
pour nous occuper avait donné  
de construire des espèces de baraques;  
chaque escouade devait construire la  
sienne sur un modèle donné et sur  
l'alignement tracé. Cela ne fut pas  
bien difficile, le bois ne manquait pas  
ni la terre glaise. Bientôt ce n'était  
plus un camp, mais ville avec ses  
petites et ses grandes rues, ses jardins  
et ses jardins tous entourés de baraques  
ou plutôt de maisons, car nous y avons  
fait des foyers et des cheminées. Tous  
les aigles ont fait des statues pour  
leur décoration et celles encore dans  
tout le camp on voyait des  
bestes de gibier, des oiseaux et des soboles  
fabriquer avec de la terre glaise. On  
voyait



aussi des moulins à vent ou quarrés,  
 de toute forme; des boûches d'armes en  
 bois qui servent le mieux de sieges de  
 long, des petits soldats qui tournaient  
 sur un plateau qui ouvrait l'œil de  
 Courai les uns après les autres les boyarmes  
 firent à s'insérer quelque part.  
 Nous avions aussi avec des vêtements  
 nouveaux, une grande capote noire de  
 Bréménac, du pain de mouton, des  
 gâteaux bulgares. on parlait même  
 que nous allions avoir des sabots de  
 bois comme ceux de la Duchesse Anne  
 de mon pays de Bretagne. Mais je  
 n'eus pas l'honneur de les voir ces  
 beaux sabots, car je devais bientôt  
 quitter cette belle ville pour aller  
 travailler à son édification.  
 Nous avions pour ainsi dire fini  
 avec les russes, mais un autre ennemi  
 même plusieurs plus terribles que ceux  
 là, et contre lesquels nos balls et nos  
 boyarmes étaient nuls, ne tardèrent  
 pas à nous envahir. Ces terribles  
 ennemis

qui suivent toujours les armées en campagne  
surtout les armées mal vêtues et mal nourries  
étaient le scorbut, la dysenterie et le  
typhus. J'étais ennemi à la fois  
allié contre nous et contre les  
nous étions complètement désarmés.  
jusqu'à ce que j'avais vaincu toutes les  
difficultés et toutes les misères de ce  
soldat malgré ma petite taille et  
ma jeunesse, mais en présence de  
ces terribles ennemis invisibles mon  
courage et ma volonté ne purent  
suffire. J'avais bien ma raie contre  
le mal j'en fus obligé de succomber.  
Cependant beaucoup de camarades étaient  
partis avant moi du côté de Sebotojé  
et de Kameich, car c'était par là  
qu'on expédiait tous les malades.  
Tous les matins il partait une  
caravane de mules transportant  
chaque deux malades sur des poutres  
à ses flancs dans une espèce de  
chaise en fer appelé ca-cé-lé, de cette  
chaise on suspendait le sac et



le fusil ou molade.  
 Un bon matin je fus hissé ainsi  
 à mon tour dans la ballottante.  
 Il y avait des ambulances de distonnes  
 en distonne entre Baïdar et Kamiech  
 dans lesquelles les molades s'arrestaient  
 par jour la nuit, et on y laissait  
 les morts et mourants. Je fus  
 abandonné dans une de celles-là  
 à peu près moitié route. J'étais  
 condamné à mourir là. J'y restai  
 deux jours à me tordre par terre sur  
 un mauvais paillason. Mais voyant  
 que je ne mourais pas on me repais  
 encore pour me conduire plus loin,  
 jusqu'à Kamiech cette fois. Là il  
 y avait des grandes baraques avec  
 des lits de camp et des paillasses.  
 Il y avait là une baraque spéciale  
 dans laquelle, après un examen sommaire  
 on faisait entrer presque tous les  
 nouveaux arrivants du champ de la  
 peste, et de cette baraque la plupart  
 de ceux qui y entraient ne s'arrestaient que  
 pour aller au trou.

Moi j'y fus admis d'emblé et je  
faillid y être tué la première nuit.  
En effet, au milieu de la nuit un malheureux  
pair d'un accès de folie s'étant levé et  
avait saisi son fusil avec la boyonnette  
et commença à faire l'exercice tout au  
tour de baraque; à la fin il vint planter  
sa boyonnette, par un prime pointé, à  
côté de moi. Heureusement il avait il  
frappé si fort que sa boyonnette avait  
traversé le lit de camp à tel point qu'il  
ne put l'arracher. Je n'entendant ses coups  
et ses cris l'infirmier s'étant réveillé  
et avait saisi le pauvre fou, le porta  
sur sa paille où il ne tarda pas  
à rendre le dernier soupir.

Le lendemain matin de très bonne heure  
je vis entrer quatre hommes dans la baraque  
avec des civiers, puis je vis l'infirmier  
leur montrer avec le doigt les pailles sur  
lesquels il y avait des cadavres.  
Quelques hommes de corvée commencèrent  
à saisir les cadavres par les pieds  
pour étaler sur les civiers puis s'en aller  
avec par le fond de la baraque. Je savais



pas ou ils les portaient. Il en empatait  
 sans s'en rendre compte. Je regardais  
 tout ce qui se passait, car malgré la  
 faiblesse extrême dans laquelle j'étais  
 tombé je conservais toute ma conscience.  
 Je voyais tout et j'entendais tout ce qui  
 se passait autour de moi.

Le médecin vint faire sa tournée dans  
 la baraque, regardant les patients qui  
 venaient d'être débarqués, j'étais un coup  
 d'œil en passant sur d'autres ou des  
 malades étaient bien près d'être  
 rejoindre leurs camarades au grand  
 hôpital; s'arrêtant à côté de moi et à tater  
 un peu les nouvelles arrivées. Il arriva  
 à moi, me tâte le pouls, regarde ma  
 langue, me presse son nez sur  
 mon nez, me tapote sur le dos, y appuie son  
 oreille, puis il ordonna de me donner  
 de la tisane de riz et une potion quelque  
 je ne sais trop ce que c'était mais je  
 buvais tout. Je restai ainsi quatre  
 jours, regardant les camarades mourir  
 autour de moi. Le quatrième jour

le medecin ordonna de me transporter  
dans une autre baraque. La on  
commença a me <sup>donner</sup> du bouillon et de la  
tisane vineuse, et des potions amères,  
puis des œufs, sur le plat, et enfin du pain  
et de la viande. De sorte qu'au bout de  
huit jours j'étais sur pieds; saigné;  
vainqueur de trois ennemis. Là je me  
trouvai de suite parmi d'autres, vainqueurs  
tout avais passé par le même danger  
que moi. Et dans les forts, le tempérament  
invulnérable, contre les quels toutes les fleures  
et toutes les perques, ils mêmes ne  
pouvaient rien. Et chose certaine nous  
étions par que tous des plus jeunes.  
Là j'avais pour camarade et lit  
un jeune capitaine a peu près de mon  
âge, engagé volontaire comme moi,  
mais plus favorisé que moi sous le  
rapport de la fortune et de l'instruction  
il avait fait médecine et toute ses  
classes. Je ne savais pas ce que  
cela voulait dire. Etais un terme  
pédagogique inconnu pour moi.



En terme militaire moi aussi  
 j'avais fait toutes mes classes  
 depuis l'école de soldat jusqu'à  
 l'école de bataillon et l'école de guerre.  
 Ce capitaine ne parlait pas cependant  
 le même langage que les autres soldats  
 il avait des expressions aux quelles  
 je n'étais pas habitué; il faisait  
 souvent des allusions à des faits  
 historiques et à des guerres célèbres  
 aux quelles personnel dans cette baraque  
 n'entendait rien assurément.  
 Etant son camarade de lit ou plutôt  
 son voisin de paillasse je lui demandais  
 des explications au sujet de ces  
 faits historiques qu'il citait et ces grandes  
 guerres qu'il nommait. Mon jeune  
 voisin et mon supérieur ne demandait  
 pas mieux et il devint bientôt mon  
 professeur. Quand je lui dis que  
 je savais un peu lire et écrire il me  
 fit acheter du papier et des plumes  
 et de l'encre qu'on trouvait alors à  
 Kamich. Et me voilà à l'école

cette fois, chose que j'avais tant désiré  
depuis mon enfance. Nous n'avions  
pas de livres, mais mon professeur n'en  
avait pas besoin. Il commença d'abord  
par m'expliquer les principes, données  
de la grammaire, et les premières notions  
d'arithmétique. Une fois commencé je  
travaillai toute la journée tant que je voyais  
clair. J'étais si content, si heureux, j'y  
mettais tant de goût et de volonté, et j'eus  
à mon incroyable mémoire, j'apprenais  
si vite que mon jeune professeur  
croyait réellement que je m'étais moqué  
de lui en lui disant que je n'avais jamais  
été à aucune école. Mais quand je lui  
montrai mon livre il fut si étonné  
de ce qu'on lisait alors dans la plus part des  
livres des soldats: ne sais ni l'écrit ni le  
Enfin il continua avec certains de plain  
que moi je avais à m'intéresser sur toute  
choses. Le soir quand je ne voyais plus  
clair pour qu'il eût il me faisait de  
histoire, en passant un peu partout  
depuis les Egyptiens, les Perses, les Grecs



les romains, les Carthaginois, les grecs  
 les faunes grecs, l'histoire de Napoléon  
 le grand et même Napoléon le petit dont  
 il connaissait la vie et les aventures.  
 Pour lui prouver que ma mémoire  
 ne me faisait jamais défaut je lui  
 racontais le lendemain matin tout ce qu'il  
 m'avait expliqué la veille. Mais ce que  
 je devais surtout à savoir c'étaient ces  
 problèmes qui me tourmentaient l'esprit  
 de puis mon enfance, à savoir si  
 réellement la terre tourne, comment  
 elle tourne et quelle est sa forme  
 et sa grandeur; comment marchaient  
 les chemins de fer, le télégraphe et comment  
 les navires se mettent sur leurs  
 que s'ils que s'ils les éclaire, le tonnerre  
 d'arc en ciel. Mon savoir naïf est  
 bientôt fait de m'expliquer tout ça  
 d'une façon claire et intelligible que  
 mon esprit inquiet et chercheur saisissait  
 de premier coup. Je me demandais  
 même comment je ne m'étais pas expliqué  
 depuis longtemps de choses aussi simples

des choses que l'on voit tous les jours,  
que l'on sent, que l'on touche. Il est  
vrai que je connais de vieux contes  
qui ont passé quarante ans sous le  
vent, la pluie, la grêle, la neige, le climat  
de la tombe sans savoir d'où viennent  
ni comment se forment les phénomènes  
naturels. Pour ces tous ces météores  
viennent du ciel, tous fabriqués par  
le bon Dieu. Pourtant que les  
questions métaphysiques et théologiques  
mon maître me dit que tout ce  
n'est que de conter, des fables, des  
absurdes fabriques par des malins  
pour exploiter les imbéciles. De cela  
j'étais persuadé convaincu depuis  
longtemps, sans cependant pouvoir  
rien expliquer n'ayant pas les connaissances  
nécessaires.

Je ne trouvais pas le temps long dans  
cette ambulance; les jours surtout  
je les trouvais toujours trop courts  
car j'avais tous les jours quelque chose à  
faire de jour et quelquefois la nuit me



j'emprenais avant que j'eusse fini.  
 Nous étions complètement rétablis,  
 mon jeune maître et moi, mais le  
 médecin ne se pressait pas de nous  
 renvoyer dans nos régiments. A quoi  
 bon du reste. Nos régiments ne faisaient  
 plus la barrière dans la plaine de Bal'dar  
 que nous a Kamisch. La guerre était  
 finie. - Quand le temps eut passé de  
 nous aller nous promener sur  
 les ruines de Sébastopol. Et tout en  
 considérant ces débris d'une ville  
 naguère encore belle et florissante, mon  
 jeune supérieur me racontait l'histoire  
 des sièges mémorables et de quelques villes  
 réduites en cendre, dont plusieurs  
 nous n'avons jamais pu en reconnaître.  
 Un jour en promenant à travers les ruines  
 d'un faubourg nous entrâmes dans  
 une petite maison qui n'était pas entièrement  
 écroulée. Cette maison avait été  
 elle abandonnée précipitamment  
 par ses occupants, des pauvres ouvriers  
 sans doute, car on voyait sur le

joyer les poêles à crêpes avec tous  
des accessoires qui servent à fabriquer  
les crêpes et les galettes; sur une table  
à manger nous traivâmes des crêpes  
et du pain noir. Là je me crus  
encore en Bretagne, dans l'un de ces  
pauvres pénitels dans lesquels j'avais  
passé mon enfance, tout y était  
de même, les bancs, des bancs, les  
uns sur ardoises, les autres à motif  
les bancs sur autres choses; de ceuilles  
et de pots en terre. J'en fis l'observation  
à mon maître, il me répondit qu'il  
ny avait là rien d'important, les tentes  
et les bretons étant encore un peu  
à l'état primitif, au début de la  
civilisation. Or la civilisation a pratiquement  
commencé par les mêmes instruments  
en pierre, en terre et en bois, des habits  
de peaux de bête et d'écorces d'arbres,  
beaucoup de peuplades en sont encore  
là, d'autres à peine sorties.  
Un jour nous avions voulu voir  
tout à fait le fond de la ville; nous



étions descendus sur le quai. Mais  
 à peine fûmes nous arrivés là nous  
 vîmes deux soldats russes qui venaient  
 à nous. Aussitôt nous voulûmes  
 nous sauver. Nous étions sans armes  
 et nous pensions que ces deux soldats  
 venant pour nous faire prisonniers  
 car quoiqu'on parlât depuis longtemps  
 que la paix était faite elle ne nous  
 était pas encore officiellement annoncée.  
 Mais avant que nous eussions le temps  
 de nous éloigner un des russes  
 nous interpella en très bon français  
 en nous demandant de les attendre, que  
 nous n'avions rien à craindre. Nous  
 nous arrêtâmes aussitôt, et les deux  
 russes vinrent à nous les mains  
 tendues pour nous donner de  
 chaudes poignées de main en nous  
 appelant leurs bons amis. Nous  
 reconnûmes alors que c'était deux  
 officiers quoique leur tenue différait  
 peu de la tenue des simples soldats.  
 Celui des deux qui nous avait

intéressé et qui parlait si bien le  
français, entra de suite en conversation  
avec mon caporal. Il lui dit  
que les hostilités étaient suspendues  
et que la paix si elle n'était pas  
encore signée devrait être sur le point  
de l'être, que tous les diplomates  
européens étaient réunis à Paris  
à cet effet. Puis il nous raconta  
les principaux épisodes de ce terrible  
siège pendant lequel il avait eu  
plusieurs fois de sauer la main et  
d'affaires de cigares avec les Français pendant  
les suspensions d'armes accordées  
après un combat pour ramasser les  
morts et les blessés. Mais cela ne suffisait  
qu'entre Russes et Français, jamais ils  
ne fraternisaient avec les Prussiens ni les  
Anglais. Et voyant qu'il avait trouvé  
dans mon jeune maître un homme  
capable de le comprendre, il lui dit  
que notre empereur avait commis une  
faute grave en envoyant son armée  
habillée, d'abord pour soutenir les



tures, des mohometans fanatiques  
 & barbares, des Jemeteres qui ont tenu  
 une des plus belles portes de l'Europe  
 au déclinement de la civilisation arabe  
 & en seule pour les anglais qui en  
 ont tenu le plus grand profit & une  
 guerre. Mais que voulez vous, dit il,  
 en terminant, les intérêts des monarques  
 ne sont pas les mêmes que les intérêts  
 des peuples. J'avais porté une si grande  
 attention à cette conversation que j'avois  
 retenue pour, ainsi dire moh o moh,  
 ce qui ne m'avoit pas empêché de réfléchir  
 tout en écoutant, sur les moeurs de  
 l'esprit humain. En effet, j'entendais  
 un étranger, nobl'italien & plusieurs cent ans  
 de lieu de la France parler si bien  
 la langue de Voltairin tandis qu'en  
 France je n'avois encore trouvé  
 personne qui la parlait, sinon mon  
 jeune professeur que le hasard m'avoit  
 fait rencontrer là bas.  
 Mais malgré le plaisir que nous  
 avions eu ces deux bons ennemis

il fallait les quitter car il était  
temps pour nous de rentrer à notre  
ambulance. Nous serions encore  
la main des deux Russes et retournerons  
vite à Hamich ou nous arriverons  
juste à l'heure de la soupe sans qu'on  
s'aperçut de notre absence.

Le soir là nous causâmes long temps,  
couchés sur nos paillasses de cette  
avanture de Sibartopol. Le Caporal  
me disait que cet officier était un  
vrai galant homme et bon citoyen  
et avait possédé toute une instruction  
supérieure. Cet officier disait bien  
que si Canabich eût été si malin  
et si guerrier que l'on disait il aurait  
pris Sibartopol facilement le jour  
de la bataille d'Ir Kermam. Les Russes  
étaient tous sortis de la ville à cinq  
heures du matin dans l'intention  
d'envelopper les alliés, mais la nuit  
était si noire que les deux corps  
Russes qui devaient les envelopper  
se perdirent dans le ravin et tombèrent



l'un sur l'autre et se tuèrent mutuellement  
 des coups de fusil voyant tomber  
 sur les alliés. Une partie des  
 russes tomba cependant sur les  
 anglais dans leur camp même  
 qui furent réveillés en sursaut et  
 se battirent en chemise et en calicot  
 pendant ce temps l'armée française  
 avait aussi pris les armes mais elle  
 restait tranquillement à Hammech  
 l'arme au pied pendant que les  
 anglais se faisaient écraser dans le  
 camp et pendant que les deux  
 corps tombés l'un sur l'autre cherchaient  
 à se dépitner. Si en ce moment  
 l'armée française eût voulu  
 marcher elle aurait certainement  
 écrasé tous les russes dans le ravin  
 ou les aurait obligés à mettre bas  
 les armes et se être pris sans  
 alors qu'elle était bonne à prendre  
 elle était encore vierge. Après ce  
 coup d'armes blâmé par les  
 anglais qui l'avaient lûmé et écrié,  
 blâmé et blagué aussi par les français

se fit porter malade à son otha,  
comme son père un saint Arnaud  
qui mourut dans la mer noire, la  
forêt qui prit sa place fut un traité  
pellissier, le grand bruleur des femmes,  
des enfans qui remplaca le traître  
à enfin un homme de prendre  
non sibasto pol mais ses ruines que  
les russes comptent abandonner  
de cette prochainement. Estimer que  
c'était stupide de rester là se fai-  
tant sur ces tristes ruines.

Je voyez arriver, à regret, le moment  
où il me faudrait quitter mon pro-  
pre le seul que j'ai eu en ma vie  
et au pair duquel j'appais plus en  
un mois que j'en avais appais en plusieurs  
années au Collège, de moi-même c'est l'avis  
du caporal qui devait sy connaître.

Mous allions demander à sortir pour  
retourner chacun à son régiment  
lors que arriva l'ordre d'expédier tous  
les convalescens sur Constantinople.  
Ma foi, tant mieux dit le caporal,



allons à Constantinople, puisqu'il  
n'y a plus rien à faire ici. Nous  
verrons un nouveau pays.

Nous voilà encore embarqués,  
nous ne laisserions pas nos os en  
thème, ainsi que cela m'avait été dit  
plusieurs fois et comme j'en avais été  
convaincu moi-même.

C'est un core un vapere anglais  
qui nous transporte à Stamboul  
ou il nous débarque loin de la  
ville. on ne voulait pas nous  
laisser trop approcher du palais  
du Sultan de peur que quelques  
microbes scorbutique, cholériques ou  
typhiques cachés dans nos vêtements  
se fussent involés dans son serail  
au milieu de ses six cents femmes  
et d'un respectable d'eunuques, gen-  
auxquels ce représentant de Mahomet  
s'intéressait plus qu'à son armée  
et qu'à le sort de ses sujets.  
Nous traversons d'abord un  
terrain plat ou il y avait des

revenus en train d'apprendre à  
marcher à la mode française on  
leur faisait aussi de composer le pas  
ordinaire en deux temps, bi, ki,  
puis le pas accéléré en quatre, bi, ki,  
tutch, deux. Ensuite nous montâmes  
des cotées incultes couvertes de gros  
chaudron semblables à des artichauts.  
Arrivés au sommet des cotées nous  
vîmes des camps ou des ambulances  
de tout côté tous établis sur des  
hauteurs. A une certaine distance  
les uns des autres. Tous ces camps  
avaient quelques habitants, portés  
les convalescents complètement établis  
d'un côté, les malades d'un autre. Dans  
un autre; puis les malades étendus sur  
par catégorie; les blessés d'un côté  
les scorbutiques d'un autre; les  
cholériques et enfin les typhiques,  
cette dernière maladie le typhus infan-  
tem, faisait en ce moment devant  
elle. Néanmoins à l'ambulance  
de Kemichiflik, ou on l'avait  
confinée.



Le capharol et moi fumes de m'opier une visite. ordinaire, parmi les notables. Ceux-ci steus plus ou en coteau juste en face de l'ambulance des pestifères, mais à une grande distance et à une hauteur plus élevée. Ce qui nous empêchait pas de voir tous les jours de longues caravanes turques tirées par de beaux et remplis de esclaves sortis de la se dirigeant vers un rovin profond où on enfouissait ces cadavres par charriée.

Là nous étions bien nourris et avions la liberté d'aller nous promener dans les champs, mais seulement du côté opposé à la ville et des ambulances pestifères je pus donc pendant quelques jours encore continuer mes études avec mon jeune maître. En nous promenant dans les montagnes il me racontait l'histoire de l'antique Byzance. à laquelle il ignorait Constantin

voulut donner son nom infâme,  
le misérable assassin dont les chrétiens  
ont fait un grand saint comme de tant  
d'autres assassins. En même temps nous  
faisions de la géologie, de l'histoire naturelle  
et même de l'astronomie, car nous  
étions dans le pays où furent créés  
tous les noms des astres depuis le soleil  
Jupiter, jusqu'aux petites étoiles et aux  
pléiades. Je pressais mon maître  
de questions de toutes sortes auxquelles  
il s'empressait de répondre en peu de  
mots mais toujours d'une façon claire  
et compréhensible.

Un jour nous assistâmes de haut  
de ces montagnes à un curieux  
phénomène que <sup>l'on</sup> dit de ravage à Constan-  
tinople, sans que de nos ambulons  
et qui put causer un véritable doute  
plus loin. C'était une immense  
trombe venant du côté de la Russie  
d'Asie et qui avait soulevée  
en passant la mer noire en quantité  
considérable d'eau formant un grand



globe qui s'en allait en tournant  
 sur lui-même comme une immense  
 toupee. Le tourbillon d'air qui  
 avait soulevé cette masse d'eau  
 embrassait une étendue d'au moins  
 cinq cents mètres de circonférence  
 qui renversait et soulevait tout sur  
 son passage. On voyait de la  
 poussière, du foin, de la paille, du  
 bois, des herbes et quantité de  
 choses innombrables tourbillonner  
 dans l'air et former un cercle  
 autour du globe liquide comme  
 un anneau d'un minuscule globe  
 de nos ambulances qui  
 se trouvaient sur son passage, de  
 lesquelles il n'y avait que ce moment  
 que très peu de monde venent  
 plus un de leur baraques d'indes  
 dans celle de ces deux ambulances  
 la plus près de nous. Nous vîmes  
 les malades ou convalescents  
 avec les saies blanches couvrir  
 hors des baraques quand ils les  
 entendaient craquer, mais aussitôt

ils étaient pris par le tourbillon  
culbutés et roulés comme des  
paquets de chiffons. Malgré l'hor-  
reur du spectacle nous ne pûmes  
nous empêcher de rire, surtout  
en voyant les saeurs rouler pé-  
niblement avec les soldats.

Le caporal quoique <sup>lumineux</sup> parfaitement  
la cause du phénomène n'en avait  
jamais vu, si non de petits tour-  
billons d'air comme on en voit  
partout soulevés par la poussière  
et quelques fois même de petits tas  
de paille et de foin. Les batons  
appellent ces tourbillons guersens  
et croient qu'ils sont produits, com-  
me les tempêtes par les âmes des  
méchants riches.

Huit jours après notre arrivée  
là bas sur la montagne on vint  
demander s'il n'y avait pas de  
comptables parmi nous. C'était  
la grande misère de ce temps là  
de trouver des comptables. Là bas



devant Sébastopol un colonel de  
 zouaves avait fait demander dans  
 tous les régiments, promettant des galons  
 de suite en Janvier à ceux qui pourraient  
 remplir les fonctions de fourrier. C'est  
 l'homme de passer aux zouaves, car  
 en ce temps c'était un grand honneur  
 d'être admis aux zouaves, considérés  
 alors comme les premiers soldats du monde.  
 Mon caporal n'eut pas besoin de se  
 proposer comme scribe, on le connaissait.  
 On lui demanda seulement s'il voulait  
 aller travailler au bureau de l'intendance  
 à Constantinople. Il accepta et partit  
 le jour même. En partant il me dit  
 que nous nous reverrions un jour ou l'autre.  
 Non, je ne le revis plus. D'abord ce  
 n'était pas un homme de mon rang.  
 Il m'avait accepté momentanément comme  
 camarade à défaut de mieux, et puis  
 ce l'amusait de me donner des leçons  
 de choses comme l'on dit aujourd'hui.  
 Quelque jour après on vint  
 encore demander des hommes, non  
 plus des scribes, on savait bien qu'il

n'y croirais pas, mais de hommes  
sélides et sans peur pour aller soigner  
les pestiférés à l'ambulance de  
Remichflik ou il entras alors  
beaucoup de malades et beaucoup  
d'enfants auxiliaires mais d'ou ils  
sortent tous ou a peupis dans les  
charrettes a bœufs et arabagias turques  
cela ne faisait rien; on y trouvaient de  
volontaires. Car parmi les soldats  
si l'on trouve des individus pour  
accomplir les plus horribles et les plus  
crimelles besognes on en trouve  
aussi toujours prêts a se sacrifier pour  
accomplir les plus difficiles, mais les  
plus nobles et les plus sublimes vertus.  
On en trouva donc plusieurs parmi  
nous. Quand je voulus me faire  
inscrire le sergent qui portait les noms  
me regarda un instant, hésitant, puis  
m'induisit tous de même, mais avec un  
gout qui voulait dire: Sois mon  
pauvre petit tu peux faire ton testament  
Enfin on en trouva quinze d'eux



notre camp content, d'aller à la mort,  
 et à la mort la plus horrible qu'il  
 m'eût été donné de voir quoique j'en  
 ai vue de toutes sortes. Et il fallut  
 partir desuite, ce presqis, car il  
 montra de monde la bas.

Nous partimes donc immédiatement et  
 arrivâmes à l'ambulance un peu avant  
 la nuit. Aussitôt un vieux sergent  
 infirmier à barbe grise vint nous  
 distribuer chacun sa brogue, mais  
 avant il avait demandé si n'y avait  
 pas quelqu'un sachant lire et écrire,  
 comme personne ne répondait il vint  
 à moi en disant, toi peut être s'as  
 lire et écrire, j'en suis sur. oui répondis je  
 je sais un peu mais pas assez pour travailler  
 dans un bureau. C'est bon, c'est bon dit  
 va t'en la bas trouver le vaquemathe,  
 te t'arrangera avec lui. Je courus  
 à la baraque qu'il m'avait indiquée.  
 Là je trouvais encore un vieux  
 sergent assis devant d'énormes tas  
 de lettres qui me dit desuite que

mon emploi serais de distribuer  
des lettres dans l'ambulance.

Distribuer des lettres, ce n'était  
pas difficile puisque je savais  
lire. Malheureusement je vis bientôt  
que mes fonctions consistaient non  
à distribuer des lettres mais simplement  
à les épeler car les titulaires de la  
plus part de ces lettres étaient morts  
depuis longtemps. Presque toutes  
ces lettres étaient adressées au régiment  
mais lorsqu'elles arrivaient les titulaires  
étaient partis à l'ambulance. Le  
vaguemestre mettait alors sur les lettres  
l'adresse dans telle ambulance, mais  
lorsque la lettre arrivait l'homme  
était expédié sur une autre ambulance  
et ainsi de suite. De sorte que ces  
lettres couraient ainsi de semaine en  
semaine après leurs destinataires  
et lorsqu'elles finissaient par arriver  
au lieu ou bureau se trouvaient elles  
arrivaient trop tard. Pour celles  
qui étaient adressées à notre  
ambulance



arrivans presque tous ainsi. Si le  
 distridaire n'était pas encore mort  
 il ne valait guère mieux. La plus part  
 de ces malheureux atteints par cet effrayant  
 typhus morbus ne voyaient plus  
 n'entendaient plus. Voici pour quoi  
 les lettres adressées à cette ambulance y  
 restaient les distridaires étant entendus  
 là ou sur le point de l'être. Aussi  
 il y en avait des tas, et toutes ces lettres  
 étaient remplies de mandats ou de  
 pièces en or. En Libas en Crimée  
 il fallait quel que fois attendre très long  
 pour toucher les mandats. Pour éviter  
 cela les soldats qui demandoient de  
 l'argent de chez eux disaient de leur  
 envoyer ça en pièces de dix ou vingt  
 francs couchés sous un grand cachet  
 de cire. Ainsi toutes les lettres que l'on  
 voyait cachetées à la cire on pouvait  
 être certain qu'il y avait là dessous  
 une pièce d'or.

Quoique mon emploi ne fut  
 pas une sinécure, lui-même, je me

trouvai encore mieux qu'à soigner  
les malades, tous atteints d'un mal  
contre lequel il n'y avait aucun remède.  
Dès qu'ils en étaient atteints ils tombaient  
pour ainsi dire en décomposition,  
les intestins divorcés par des légions  
de microbes. Je couchais dans la  
même baraque que le sergent Vague-  
morte, et je pouvais aller à la  
cuisine quand je voulais y boire  
et manger à peu près ce que je voulais.  
Là il y avait toujours des choses  
préparées pour des malheureux qui  
n'avaient plus besoin de rien. Le mal  
arrivait si vite qu'on voyait des  
individus causant et rient avec les  
camarades et quelques minutes après on  
les trouvait étendus sans connaissance  
sur une paillasse et sentant déjà la  
pourriture.

Un matin j'avais une lettre pour  
l'employé de l'ambassade, l'amb-  
al en, comme on l'appelait, l'ambas-  
sade était aussi une grande baraque



située à ces mêmes environs. J'étais  
 le centre de l'ambulance vers la  
 quelle on voyait se diriger à chaque  
 instant des civières pleines portées  
 par deux hommes. Quand j'avais  
 avec ma lettre je vois un individu bâti  
 en hercule en chemise et en caleçon les  
 manches retroussés jusqu'à ses épaules en  
 train « d'emballer » sa lugubre marchan-  
 dise. En me voyant il dit de suite  
 ha, une lettre pour moi n'est-ce pas  
 je l'attendais, donne moi ça de suite  
 et lui montre ce que je ne sais pas lire.  
 J'ouvre la lettre dans laquelle il y avait  
 un mandat de trente francs. C'était tout  
 ce qu'il voulait. La lettre ne l'intéressait guère  
 et avait laideur d'un homme avec lui il but un bon  
 verre et m'envoie un autre et me dit qu'il  
 fallait en boire souvent et n'y avait que ça  
 pour faire vivre la bestiole. Mais il n'avait  
 pas le temps de causer car les cadavres  
 arrivaient de tous côtés et la charrette était  
 à la porte. Mais il ne fallait pas longtemps  
 pour emballer un cadavre.

les caisses étaient les faits de quatre  
planches et les deux bouts; il empoignait  
un coin avec d'une main par un bras  
et de l'autre par une jambe et le portait  
sous la boîte, et était le couvercle avec quatre  
pointes. il ne m'était pas deux minutes  
pour emballer chacun. A mesure qu'ils  
les emballait les arabes les chargeaient  
dans la charrette en empilant comme  
de simples caisses de marchandises.

Notre emballer vint le soir demander de  
l'argent au vague maître puis vint  
que nous allions avec lui prendre un  
brulot chez un négociant armenien  
qui était venu s'établir à cause les embarras  
pour vendre aux consuls et aux infirmes  
turques pour venir à bout de manger  
il faisait aussi l'échange de monnaie et même  
d'autres choses pour une pièce de vingt francs  
en or il donnait jusqu'à vingt cinq pièces de  
billon de toutes les nations mais qui avaient  
cours à Constantinople. Tous les soirs son  
immense baraque était remplie de soldats.  
On les voyait les par groupes de dix ou de



arrivés à la tenture au travers de grandes garmelles  
ou flamboièrent le cognac et le Rhum causant  
vains et chantant se moquant du typhus et toute  
la peste suicidaire. Après ce j'allai  
tout le soir là avec le voyageur et l'emballer  
et d'autres employés. Sans qu'on dise rien  
on avait pour vaincre le typhus. Jamais il  
n'aurait osé s'approcher d'un tam de feux qu'on  
allumait le tout le soir.

Cependant le terrible mal commençait à  
diminuer d'abord pour ceux bonnes raisons  
on en expédiait plus de malades de la garnie  
et ceux qui étaient venus avant nous, avec nous  
et même après avaient presque tous disparus  
il ne trouvait plus de victimes à faire.

C'est en ce temps là que le feu commença  
entièrement le grand hôpital militaire d'Abou  
pacha qui se trouvait sur une hauteur au face de  
nous. Cet effroyable incendie avait beaucoup  
contribué à faire disparaître complètement  
thoracique porte noire en perçait l'air des  
mille fois plus haut. Comme l'incendie de  
Varna avait arrêté en 1854 le choléra  
qui menaçait d'écarter complètement la  
première armée française de Corquière en  
Bourgeois

Enfin les ambulances devinrent également  
vacantes, on n'y voyait plus que quelques  
infirmes et des malades qui avoient  
résisté à la malaria negra. Ceux parmi  
ceux-ci qui appartenaient au corps des  
infirmiers y restèrent encore quelque temps  
pour ramasser les fournitures et régler les  
affaires de comptabilité et autres. Nous autres,  
les auxiliaires, nous dûmes aller à nos  
petits dépôts dont chaque régiment de l'armée  
de Crémée avait le sien à Constantinople.  
J'étais seul de mon régiment à l'ambulance  
de Remetchelik. En arrivant à notre petit  
dépôt campé tout près de ce hôpital  
bucle d'Aboulpacha, je trouvai là une  
vingtaine d'individus dont la plus part  
avoient passé comme moi par plusieurs  
ambulances avant d'arriver là. Le petit  
dépôt était commandé par un lieutenant  
qui avait le titre de sous-officier.  
Nous n'avions absolument rien à faire  
là qu'à manger et nous passâmes.

J'eusse bien voulu que mon caporal  
de Kamech se fût trouvé là pour



me donner encore du le com. J'y avais  
 trouvé cependant un bon camarade beaucoup  
 plus ancien que moi, bon enfant, toujours  
 content mais sans instruction. C'était alors  
 un pauvre paysan comme moi. Aussi nous  
 nous passions à aller nous promener dans les  
 montagnes, dans les plaines et les champs pour  
 voir comment les turcs travaillaient les terres.  
 Maintenant nous avions aussi le droit  
 d'aller en ville. Mais je fus bien désappointé  
 en entrant dans cette ville qui me parut si  
 belle et que j'avais tant admirée quand  
 je passai devant elle en allant en prison.  
 Je voyais partout que des rues tortueuses, et  
 étroites pleines d'ordures et de bêtes, et en  
 il n'y avait que le quartier des quartiers  
 français et une cathédrale portée sur des piliers qui  
 avaient l'apparence d'une ville. Il y avait  
 bien aussi le grand palais du Sultan qui  
 était nous disait on une merveille mais  
 nous ne pouvions approcher de celui-ci.  
 Nous eûmes même mille peine à obtenir  
 la permission d'entrer dans le grand temple  
 de Sainte Sophie un ancien temple grec

ce fut dans ce temple que les chrétiens  
de Constantinople allèrent en 1451, avec  
leur empereur en tête, prier et commémorer  
pendant trois jours consécutifs, demandant  
à Jésus Christ de les sauver de Mahomet  
celui qui arrivait avec trois cent mille  
hommes pour les assiéger. Et ce dernier  
avait également ordonné à ses soldats  
de jeûner et de prier pendant trois jours  
pour que Allah et Mahomet son prophète  
venissent leur donner la victoire sur ces  
ennemis de chrétiens. Et Allah Mahomet  
avaient exécuté les prières de leurs enfants  
tandis que Jésus laissait massacrer les siens.  
Celui-ci aurait dû cependant venir aussi  
en aide à ses chrétiens, à leur empereur  
surtout qui s'appelait Constantin ne fût-ce  
qu'en souvenir de premier Constantin grand  
empereur et grand assassin et aussi grand  
saint sans lequel le christianisme du coureur  
grand risque de rester dans la fange  
judaique d'où il est sorti.  
Le prêtre qui disait la messe à sainte Sophie  
au moment de la rentrée des turcs fut



renfermé dans le mur disent les grecs et restera là  
 jusqu'au jour où les hilènes reprendront  
 Constantinople alors il sortira pour terminer  
 sa messe interrompue par Mahomet Deux.  
 Mais quand? Le Christ fils de l'Éternel  
 Sabasth a toujours été battu par Mahomet  
 comme son père par Mythra et Oziris.  
 Et pour comble de malheur la Mère de  
 ce pauvre Christ vain elle-même la base de  
 Sebastopol a été par Mahomet a battu son  
 fils sans la personne du tzar orthodoxe  
 car le grossier / pillier offensa dans  
 une lettre rendue publique que ce fut  
 grâce à la vierge Marie qu'il avait pu  
 Sibastopol ville qu'il avait pu prendre  
 le 18 juin ou le 16 juillet non pas  
 avec la fille illégitime de vieux Ibrahim  
 et de la veuve Anne mais avec les petits  
 solts français s'il eut voulu les  
 employer temps et à propos. Mais  
 l'incendiaire des oules Rhiza voulait attendre  
 l'anniversaire de la naissance de sa bonne  
 vierge qui lui avait promis sans doute  
 quelle viendrait ce jour là lui donner un

Coup de main. Et cette virgo clemens et  
cestissima se metamorphosa en Belome  
pour venir combattre les chretiens orthodoxes  
pour l'honneur et le salut des mahometans.  
Aussi le Duc de Malakoff publia pendant  
les talens guerriers de sa virgo veneranda  
et avant sa mort il lui legua sa  
glorieuse epie.

Le soir nous allions nous promener  
sur les allées magnifiques d'Aboul pachà  
couvertes de rangées de marchands juifs,  
grecs et arméniens, c'est à dire les trois races  
des plus roués du monde dans l'art  
de doubler les pauvres imbéciles. On disait  
là bas cependant que les arméniens étaient  
les plus malins puisqu'on affirmait qu'il  
fallait trois juifs pour rouler un grec  
mais qu'il fallait encore trois grecs  
pour rouler un arménien. Je voyais  
là en effet qu'il était difficile de flouer  
auprès de ces hommes marchands sans  
qu'ils vous forcassent à acheter quelque  
chose. pendant mon séjour à Bessé  
iflik j'avais connu un de ces arméniens



qui venait souvent chez le vaquennestre,  
 un grand trafiquant qui avait gagné beaucoup  
 de millions de francs pendant la guerre.  
 Comme fournisseur de l'armée. Je savais  
 déjà qu'il n'est rien plus facile que de gagner  
 des millions de francs comme  
 fournisseur des armées en campagne; car  
 jamais les soldats de quelque nation qu'ils  
 soient ne reçoivent en guerre la moitié des  
 rations que les régiments leur allouent. Le  
 reste est partagé entre les fournisseurs et les  
 intendants. Et encore ces derniers sont volés  
 par les malins fournisseurs, car ils ne peuvent  
 jamais savoir combien ces-ci gagnent  
 sur leurs fournitures.

En nous promenant à Ahaus pacha je  
 rencontrais souvent un grand marchand  
 arménien qui ne manquait pas de venir  
 me serrer la main et quand il était seul il  
 nous invitait à aller nous rafraîchir chez  
 lui. Ses affaires étaient terminées il n'attendait  
 plus que les derniers réglemens de Comptes  
 pour retourner chez lui à Jérusalem ou  
 était sa résidence principale.

Un jour ce brave arménien, qui était  
aussi un chrétien, nous demanda si  
nous ne serions pas contents d'aller faire  
un tour à Jérusalem, qu'il se chargerait  
de nous y conduire à ses frais.

On peut penser si nous étions contents?  
Aller à Jérusalem? quel est le chrétien ortho-  
doxe ou hétérodoxe qui ne serait pas content  
d'aller voir Jérusalem. Seulement je dis  
à l'arménien que pour nous résoudre la  
chose serait difficile, car nous serions obligés  
d'avoir une permission que nous serions  
probablement pas accordée.

- Ne vous inquiétez pas de ça, dit-il. La  
permission vous l'aurez. Je connais votre  
officier comme je connais tous les officiers  
français et turcs qui sont ici. Ce sont  
tous mes amis et même quelque peu  
mes obligés. La paix est signée. Les troupes  
de Crimée vont commencer à évacuer  
le pays. Mais ils en auront pour longtemps.  
Or je sais par vos officiers supérieurs ici  
que vous faites les petits dépôts, les infan-  
teries, les ouvrages d'administration et des intentions



restez ici jusqu'à ce que les dernières troupes  
de Sebastopol soient passées c'est à dire au  
moins deux mois encore sinon davantage.  
par conséquent vous avez le temps de faire le voyage  
de Jérusalem; une permission de dix ou douze  
jours vous suffira. Ayant à peu près réglé  
mes affaires je partirai avec vous. Nous allons  
justement profiter du passage des vapeurs russes  
qui vont passer dans quelques jours conduisant  
des pèlerins tibars. Seulement il faudra  
aller en civil car en robe de français, les Russes  
pourraient vous regarder d'un mauvais œil  
vous qui venez de les battre et qui les avez  
empêché de faire ce pèlerinage depuis deux  
ans. Je me charge de tout de vous faire  
des habillimens convenables. et bien acceptez  
votre dit intimentement. On peut croire que  
nous acceptons avec empressement et joie.

Comme avait dit l'arménien nous n'eûmes  
aucune difficulté à obtenir la permission.  
Quatre jours après nous nous embarquâmes  
tous les trois à bord d'un vapeur russe  
venant d'Odessa allant transporter  
un chargement de pèlerins à la terre  
sainte.

Le pèlerinage de Jérusalem est obligatoirement pour tous les Russes orthodoxes, comme celui de la Mecque pour les vrais croyants, Nous étions habillés à l'européenne et nous avions un peu l'air de deux gentlemen faisant notre tour du monde.

Le navire était bondé de pèlerins de toutes les parties de la Russie, gens qui n'avaient pas l'air bien riches, ils étaient mal habillés, mal peignés avec des cheveux longs et crasseux. Si les hommes avaient portés des chapeaux à larges bords je les aurais pris pour des balotiers des montagnes d'Azov.

Nous débarquâmes à Beyrouth, et un peu au-delà à Yaffa nous trouvâmes une voiture, ou plutôt une charrette qui nous attendait. Là se vint les pèlerins pouvaient choisir les moyens de transport à leur convenance, il y avait des ânes des mules, des chevaux et des espèces de carrioles pouvant s'atteler des deux bouts. La nôtre avait été commodément préparée d'avance, celle-ci n'était pas à louer. Aussi nous n'y montâmes



que nous trois. L'arménien voulait aller  
 en avant car la route serait bientôt embaumée  
 et on serait aveuglé par la poussière.  
 A Joffa on montre encore aux fidèles  
 croyants ou vicieux la maison de Simon  
 le charroyeur dans laquelle le fameux pierre  
 eut cette vision divine immense nappe  
 descendant du ciel remplie de toutes  
 sortes de gibiers rôtis.

Nous pouvions aller à Jérusalem seule traite  
 de Joffa à Jérusalem mais notre bon guide  
 voulait nous arrêter aux Rameloth ou Ramoth  
 de sorte que tous les pèlerins pour passer  
 la nuit car en ce temps là la route de  
 Jérusalem n'était pas encore trop sûre.  
 On voyait au loin par là des bandes de  
 vilains types avec des pistolets et des poignards  
 dans leurs ceintures de cuir qui ressemblaient  
 fort au fils aîné de Marie jacquin et  
 des compagnons bandés. Il y avait bien  
 des gens armés, tures, Zapotèques, itobles par  
 poste de distance en distance pour garder  
 la route, mais ces curieux gendarmes  
 faisaient autant peur aux voyageurs que

les bandits qui étoient chargés de surveillance.  
Le Ramelah n'est qu'un pauvre village, mais  
il y a un grand couvent, ou plutôt une  
grande hôtellerie établie ici par les bons  
moines franciscains pour exploiter les pèlerins.  
On conserve toujours dans ce couvent un petit  
lit dans lequel Bonaparte durant son expédition  
d'Égypte avait couché une nuit. Les moines  
qui lui offrirent l'hospitalité furent tous  
massacrés le lendemain. Ce qui n'a pas empêché  
leurs successeurs de montrer de plus, avec orgueil  
ce lit historique. Ramelah est l'ancienne  
Arimathée patrie de Joseph et de Nicodème  
ces deux grands juifs disciples des pharisiens  
que Jean, le quatrième évangéliste, ou le quatrième  
messie, fait intervenir solennellement dans l'em-  
baumement et l'ensevelissement de son cher  
Maître. C'est aussi près de Ramelah que  
naquirent les deux barons ou les deux  
petits bandits qui furent crucifiés avec  
le grand baron de Nazareth; les chrétiens  
ont même bâti une église en cet endroit  
en l'honneur de ces deux méfaits, qui  
mortuaires sans doute ont au moins



que le voleur de cochons de Ginezareth et tous  
 ses compagnons en l'honneur de quel on abatte  
 des milliers d'eglises.

Nous couchames a Ramelès mais pas dans  
 l'hotellerie des moines mais chez un juif que  
 notre guide connaissait. Le lendemain nous  
 nous mimes en route de bonne pour éviter  
 l'encombrement, la chaleur et la poussiere.  
 Jusqua Ramelès et un peu au delà le pays  
 était beau; des montagnes vertes, des arbres  
 des arbustes, des plantes, des jardins, des champs  
 de blé: c'était la Galilee. Nous disais notre  
 guide. Mais bientôt nous entrames dans  
 la judee, pays qui fut donne aux  
 enfants de jacob par le Sauvage yosue  
 lors que avec l'aide de l'Éternel Il chassa  
 trente et un peuples avec leurs rois a la  
 fameuse bataille de Gabaon, ou le dieu  
 d'Abraham jeta du haut du ciel des rochers  
 pour écraser les fuyards, et fit avorter le  
 soleil et la lune pour donner a yosue le  
 temps d'exterminer ces peuples Jusqua au  
 dernier. Le partage de ces terres en  
 royaumes qui fut fait entre les neuf tribus

des enfants & paroit les descendants de  
judah auxquels jacob en mourant avait  
promis la domination éternelle sur les  
autres tribus et même sur tous les peuples de  
la terre eurent certainement le plus mauvais  
lot. Car il n'est pas possible de voir  
un plus triste pays que cette Judée  
où on ne voit que des montagnes baulées,  
des anciens volcans qui se loient ressemblent  
à des toupicères roussies. Avec cela une  
atmosphère loeuse et roqueuse qui vous  
trouble. C'est bien là le pays de la dissolution  
et de l'obornation dont parle le prophète.  
Renan a dit que c'est la vue de ces montagnes  
roussies et la loeuse de l'atmosphère  
qui trouble l'intelligence des juifs  
et leur font voir les choses à Jérusalem  
non telle qu'elle est mais telle qu'elle  
doivent les voir avec les yeux de la foi  
aveugles. Ce qui fait qu'on voit encore  
de nos jours des sottises et des absurdités  
aussi grossières que celles de la Bible et  
des évangiles écrites par des juifs  
même soit dans les savants au sujet de ce  
pays.



Nous arrivâmes enfin en vue de Jérusalem.  
 L'arménien fit ralentir la marche pour nous  
 montrer du haut de la cote les principaux  
 monuments de la ville, puis nous fit  
 voir l'endroit où les pèlerins s'arrêtent et  
 descendent de cheval ou de voiture pour embrasser  
 la terre et chanter ensuite le fameux cantique  
 Stantes erant pedes nostros in olivæ tuis, jersu-  
 alem. C'est à partir de là sans doute que  
 la folie attaqua les pèlerins comme le roi  
 David qui entra en cette ville en sautant  
 en dansant, en se découvrant comme en face  
 de la grande fille de sa femme Michol.  
 Voyant des pèlerins russes arriver derrière  
 l'arménien nous montra une grande  
 maison là haut: «Voilà dit-il le lieu où  
 ou tous ces pauvres mozhiks russes vont  
 demeurer pendant le séjour ici. Là ils seront  
 logés et nourris chacun selon sa fortune. Il  
 y a beaucoup parmi ces pèlerins qui sont  
 depuis six quinze à vingt ans pour romans,  
 de quoi faire le voyage, et toutes ces économies  
 qui ont coûté tant de travail et de persévérance  
 vont rester là entre les mains des moines

Les catholiques ont aussi leur couvent  
ou leur hôtellerie la plus loin sur le  
mont Des Oliviers ou ils vont aussi se  
faire viduer leurs bourses par les pères  
franciscains et nous autres arméniens  
nous avons nos moines exploitant la bas  
sur le mont Sion. Ici les prêtres et  
les moines sont tous des négociants des  
marchands, des débitants, des mercantils;  
ce sont bien leurs occupations et leurs seuls  
sujets

Nous étions entrés en ville en passant  
je remarquais des débits des hôtels  
avec des enseignes en toutes langues.  
Nous arrivons à la maison de notre  
hôte où nous fûmes reçus avec le même  
notre guide comme si nous eussions été  
ses propres enfants par toute la famille  
qui parlait français mieux que nous.  
Comme on nous attendait sans doute  
un grand dîner nous fut bientôt servi  
le plus beau et le plus luxueux que j'ai  
eu dans ma vie. Nos femmes d'origine  
de goût au moins douze mets différents.



moi quelques jours de délices je trouvais qu'il  
 y en avait dix de trop, moi qui n'avais obtenu  
 de manger qu'en seul met, & ce en tout ou plus.  
 On nous fit boire du vin de jéricho, pays  
 si célèbre dans les légendes juives. Mais on  
 voulut aussi nous faire goûter du vin de France  
 de Bordeaux et de Champagne. Le maître  
 nous dit en riant qu'il pouvait bien nous égaler  
 puisque c'était nous les sabbats français et  
 tures qui lui avaient fait gagner tout ça.  
 Il aurait pu dire: c'est sur vous autres  
 mes amis que j'ai volé tout ça.

Après ce luxueux dîner qui pour moi  
 dura trop longtemps notre hôte nous  
 donna en guide, un excellent cicérone  
 pour nous conduire ou nous décrire.  
 Moi qui connaissais la Jérusalem biblique  
 je dis à notre bon tchichérone, comme disent  
 les italiens, que je désirais d'abord voir  
 cette fameuse montagne des oliviers  
 où furent arrêtés le 22 mars an 33 douze  
 bandits galiléens avec leur chef, à moment  
 devant leur vin. Nous nous dirigeâmes  
 de ce côté. Mais il nous était difficile

de marcher dans ces rues remplies de  
pèlerins tous sciés ou plutôt poursciés  
par une foule de g'amins et même de  
grands g'ullards les forçant pour ainsi dire  
à leur acheter des bibelots de toute sorte,  
des mouchoirs avec des devises représentant  
différentes scènes de la passion, des images  
des gouveres, des chapellets fabriqués avec  
des morceaux de la vraie croix, de petits  
morceaux de bois de la même provenance,  
des morceaux d'étoffes provenant de la  
robe rouge de chef crucifié, des petits cailloux  
provenant de la grotte de Gethsemani,  
etc, etc. Heureusement notre guide qui  
connaissait ces fourberies et les individus  
qui les pratiquaient en ce moment eut  
soin de les éloigner de nous quoique  
nous devions leur paraître de très bonnes  
proies étant si bien habillés. Nous fûmes  
ainsi nous échapper des mains de ces mercan-  
tils fraudeurs et arriver enfin en passant  
par le torrent de l'Éiron, à ce fameux  
jardin des oliviers que j'aurais nommé  
plutôt un jardin potager. Car les



franciscains qui ont bâti là une grande  
 maison pour exploiter les naïfs <sup>pèlerins catholiques</sup>  
 ont, pour occuper leur loisir, transformé ce  
 jardin de oliviers en jardin de légumes.  
 Toutefois ils ont soigné d'entretenir quatre ou  
 cinq oliviers pour montrer aux bons royaux  
 auxquels ils font croire que ce sont là les  
 vrais arbres sous lesquels Jésus et ses compagnons  
 allaient souvent dormir. Et non loin de là  
 ont leur montre la fameuse grotte dite  
 de Gethsemani, à puis j'ai vu là des taches  
 rouges que les pauvres diables vont embrasser  
 en pleurant comme des veuves, pensant embrasser  
 le vrai sang de leur Dieu tandis qu'il n'y a  
 que des taches de vermillon répandues  
 là et rapprochées à chaque instant par les  
 bons pères franciscains. Notre guide, qui  
 avait été informé par le patron que nous  
 venions par des pèlerins, voulut bien nous  
 expliquer les fourberies de ces mauvais  
 exploitateurs des imbéciles. Mais il n'eut  
 pas eu besoin d'expliquer à moi toutes ces  
 fourberies, car depuis les bonnes leçons  
 reçues de mon caporal à Kamich je

ne voyais plus choses avec ses yeux  
de la foi aveuglante et abrutissante. Je  
voyais très bien que ces taches rouges étaient  
un composé d'oxyde de mercure de soufre  
et d'huile, autrement ce vermillon se perdait  
le matin même avant l'arrivée des  
pèlerins. Et si le gros moine qui était  
là ne fut pas si occupé à distribuer  
de petits bains soliviers et des cailloux  
aux regards qui venaient embrasser cette  
peinture rouge je lui en aurais bien  
parlé; car je connais les évangiles  
par cœur. Or les évangiles disent que  
Jésus étant en agonie et prêt plus  
fermement, il lui vint une sueur  
comme des granaux de sang qui  
coulaient jusque terre (Luc 22-44)  
Mais il est facile de voir pourquoi  
qui sait lire et peser ce qui est dit, que ces  
granaux plus ou moins gros étaient  
des granaux de pain, de viande et autre  
viande cuite, rougis par le vin et qui  
étaient sortis non par les pores de la  
peau en sueur mais bien par le gosier



du bandit. Et ses compagnons en avaient  
 fait autant, car tous ils furent trouvés  
 blouchez et face contre terre; c'est à dire  
 que tous ils venaient de restituer ce qu'ils  
 avaient fait de trop dans cette grande  
 noce qu'ils firent à Jerusalem et qui avait  
 duré jus qu'à midi. — Le gros moine  
 nous regardait assés et avait bien envie  
 de nous offrir aussi quelques breis d'olive  
 et quelques cailloux dans l'espoir de recevoir  
 quelques pices blanches. mais il voyait  
 bien que nous n'étions pas de vrais croyans.  
 N'ayant pas embassé ses taches de vermillon  
 et nous voyait accompagné par un guide  
 qui le commençaient sans doute.

Nous ne restâmes pas long temps là de  
 reste à contempler la horrible commerce  
 cette profanation de la nature du bon  
 sens et de la raison. J'avais tourné  
 les yeux de l'autre côté pour voir si  
 j'aurais aperçue Bethanie dont nous étions  
 si près de l'autre côté. Le petit bourg ou les  
 bandits galiléens allaient souvent faire  
 des partagueliques noces en compagnie

de Madalene, de Marthe de Marie sœur  
de Jeanne, de Sazanne et autres belles courtisanes  
de basse étage qui seules portèrent  
ces bandits nocifs.

Mais la nuit approchait et il fallait  
retourner au gîte en passant par d'autres  
vues et des places où notre guide nous  
montra des maisons que les érudits de ce  
pays font voir aux naïfs croyans comme  
étant les maisons qu'ils devroient voir, c'est  
à dire la maison de Pontius Pilate, celle  
d'Herode, d'Anne, de Caïphe etc. et la  
voie douloureuse ou le chemin de la croix  
qui commence à la maison de Pilate  
jusqu'au saint sépulchre bâti sur l'em-  
placement où furent crucifiés les trois  
bandits le 23 mars 33 de midi à trois  
heures, condamnés pour les crimes les  
plus épouvantables à cela par tous les  
justiciers de pays, par le conseil des juifs,  
le Sanhedrin, par Herode tetrarque de la  
Galilee et par Pontius Pilate gouverneur  
au nom de l'empereur Tibère.

Enfin en peu de temps nous arrivâmes



vu a Jerusalem a peu pres tout ce qu'on  
 montre au fidele avec cette difference  
 que pour mon compte personnel je voyais  
 ces choses telles qu'elles etaient tandis que les  
 bons croyants les voient telles qu'elles etaient  
 au temps evangelique, ne sachant pas sans doute  
 que Jerusalem destruite et rasée complètement  
 plusieurs fois depuis et dans laquelle il n'y a  
 plus une seule pierre de celles qui etaient  
 alors, sauf peut être quelque vieux pans  
 de murs de Mont Sion que les Juifs vont  
 embrasser en pleurant et se jettent sur  
 la poitrine croyant que ce sont encore les  
 restes de merveilleux palais de Salomon  
 ou Solomon, comme les Chretiens en  
 embrassant les taches de vermillon de  
 la croix croient embrasser le sang de  
 leur Dieu.

Quand nous arrivâmes a la maison  
 le souper était prêt et qui fut pour  
 moi comme le dîner beaucoup trop copieux  
 et trop long. Nous eussions eu certes  
 mon camarade et moi, plus de plaisir  
 a manger un morceau de pain et de fromage

assis sur l'herbe en buvant une bouteille  
de mauvais vin. Après souper on  
nous conduisit dans une chambre qui  
ressemblait à ces chambres de fées dont  
il est question dans les contes de Mille  
à une nuit. On nous y avait préparé  
chacun son lit. Mais ces lits étaient  
trop molles pour nous; nous prîmes  
seulement les couvertures et nous nous  
couchâmes sur le tapis de la chambre  
avec nos belles rédingotes pour oreilles.  
Nous causâmes longtemps avant de  
nous endormir de choses de Jérusalem.  
Mon camarade sans être encore un  
vrai libre penseur avait vu cependant  
comme moi, avec ses vrais yeux toute  
la charlatanerie et les fourberies qui  
se montraient partout avec une telle  
grossièreté et un tel cynisme capable  
de soulever le cœur le moins tendre et de  
faire ouvrir les yeux à tout individu  
qui n'aurait pas en cinq centimètres  
de caillottes dessous. Lorsque je me  
fus endormi les compagnons de Moïse



les Songes viennent comme d'habitude me  
travailler l'esprit. Ceux ci furent d'après  
devant les yeux de ma mémoire, en un instant  
toutes les fables absurdes, stupides, gaucheries  
burlesques et grotesques de la bible et des  
évangiles depuis l'entrée en scène de ce  
paradoxe et ignoble yehovah ou l'Éternel  
jusqu'à jésus son prétendu fils que les  
Chrétiens <sup>appelés</sup> le roi des rois, le dieu des dieux,  
mais que la vérité et la raison appellent le  
bandit des bandits, le criminel des criminels.  
Jean, le bien aimé, l'Antenois de ce criminel  
à dit en terminant son évangile: (Il y a un  
beau coup d'autres choses que jésus a faites,  
si si elles étaient écrites en détail je ne pense  
pas que le monde peut contenir les livres qui  
en écrivait) cette garrade jacobine pourra  
approcher de la vérité si elle était appliquée  
aux crimes et aux horreurs commis par  
le monstre diéfié ou commis en son nom  
depuis six huit siècles.

Quand les Songes eurent encore fait  
d'après devant ma mémoire l'histoire vraie  
de cette triste ville je me revellai, et comme

Je n'avais chaud je me levai pour aller prendre  
l'air sur le balcon. En ouvrant la porte  
si je n'eusse pas su que j'étais à Jérusalem  
et au printemps et qu'il faisait très chaud,  
j'aurais cru qu'il était tombé de la neige  
depuis la veille, car toutes ces maisons  
à couvertures plates et blanches ou de couleur  
pâmentées font bien un tableau à effet  
de neige. Je me mis à regarder le ciel  
et les étoiles. Et ensuite il me vint à l'esprit  
les paroles dites à Abraham après le  
sacrifice d'Isaac par cet imbécile d'Éternel:  
(Je te bénirai certainement, et je multiplierai  
ta postérité comme les étoiles.) alors  
la postérité de ce sauvage de désert n'a  
pas été bien nombreuse puisque on ne peut  
voir au ciel et la nuit que quatre mille  
huit cents étoiles, je suis certain que  
ce Dieu ignorant et sauvage des Juifs  
n'avait pas de télescope.

Pendant que j'étais à considérer les  
étoiles et à philosopher sur les récits  
bibliques le jour était devenu, parce  
qu'il est bien coup. Je rentre vivement



pour m'hâbler. Mon camarade étoit  
 devillé aussi. Nous restâmes, le coesertem  
 sur les lits et ceesama un instant avant  
 de descendre. Ce qui m'embetais le plus  
 ces gens, c'étoit l'obligation de subir en  
 tout de ceremonies, de compliments et toutes  
 sortes de petites en usage dans ces pays, et  
 auxquels nous autres pauvres faisons occi-  
 dent ne comprenions rien. Celui qui faisait  
 que nous étions le comme deux idiots  
 au milieu d'une société éclairée et bien élevée.  
 Nous nous rattrapâmes après en répétant  
 le proverbe populaire: trop folis pour  
 être hommes. Et il est vrai comme on dit  
 que les arméniens sont les plus grands  
 voleurs du monde il faut bien aussi  
 qu'ils soient les plus folis.

Nous étions obligés de subir ces cérin-  
 et ces compliments sans pouvoir répondre  
 que par un oui et des non. Ce jour là  
 quand nous eûmes déguisés le poton  
 nous dit que maintenant pour que nous  
 ayons le plaisir de passer la ville nous étions  
 libérés d'aller tous les deux ou chez nous

J'aurais voulu l'aurait plaisir. Mais je  
me savais trop quel plaisir que nous  
aurions d'entendre les gamins crier  
leurs bibelots saints et profanes dans  
toutes les langues; de voir les moijeth  
russes, dont c'était alors la grande fête  
se prosterner à genoux depuis  
la porte de la maison de pélate jus qu'au  
saint-sépulchre, en pleurant sur leurs  
la terre, les pierres, les coins de maisons.  
Nous allions cependant suivant ces  
pauvres obéissants, dont on ne voit  
si on devait en être ou en avoir pitié.  
Nous arrivâmes ainsi devant le Saint  
Sépulchre dont je me mis à contempler  
la grande coupole dorée, parce que  
mon jeune percepteur de Khamiech m'avait  
dit que cette coupole avait été enlevée  
une certaine nuit. Mais comme on ne  
trouvait pas le coupable, les chrétiens  
de Jérusalem avaient mis le fait sur le  
compte des Turcs et avaient au vol,  
au vil, et l'insulte, et la profanation.  
Le tzar Nicolas paraitra le de Clé



pour attaquer les turcs, esperant les chasser  
 de Constantinople et en meme temps  
 de Jerusalem et rendre enfin cette ville  
 aux chretiens, puisque le Dieu de ceux-ci  
 quoiqu'il ait dit on toute puissance ne  
 veut pas la leur donner, préférant que son  
 tombeau fut gardé par les enfants du  
 prophete. Et ainsi pour ce sans doute  
 que sa mere était venue donner un coup  
 de main aux turcs dans la personne de  
 Jellissier pour écraser ces maudits chretiens  
 orthodoxes et des armens, qui voulaient  
 prendre un pays qui a de tout temps  
 appartenu à la race semitique, à elle  
 octroyée à perpétuité par le Dieu Sem et  
 d'Abraham. Nos vimes en effet  
 une garde turque à la porte même  
 de ce grand temple chretien. et c'était  
 la comme la garde que j'avais vue à Lyon  
 à la porte de Castellane. Mais ces soldats  
 turcs n'étaient pas là précisément pour  
 garder la personne de Jesus ou son  
 prétendu tombeau mais plutôt pour  
 mettre ordre entre les phetis et différents

celtes chrétiens qui exploitent ce tombeau  
à qui meise meise. Ainsi il ya vingt et  
un autels dans ce temple ou vingt et un  
pâtres chantent les louanges de Jéhovah  
l'ancien David en vingt et une manière  
différentes. Et bien entendu tous ces pâtres  
en bons charlatans sont jaloux les uns  
des autres: ils se dis putent se menacent et en  
venant souvent avec main. Lors la garde  
turque va separer les jâpons en les mettant  
sur des dos. Malgré la foule de jâpnois  
qui remplissent déjà le temple et de sectes qui  
entraînent les uns de bout les autres et trainant à  
genoux, nous vobuons aussi de nous en  
coup dans l'intérieur de ce vaste tripod ou  
les croyants idiots sont volés par un  
dans nos tripod jâpnois. Nous nous  
faufilaient à travers ces malheureux qui  
n'avaient rien, semblables à ces idoles  
dont parle le grand bandit David dans  
ses stupides psalmes et que les catholiques  
chantent tous les dimanches et jours de fête  
dans leurs églises; il os habent et non loqu  
tur, oculos habent et non vident. Amen



habent et non audient, naves habent et non  
 odorescent). Cependant si leurs yeux, leurs  
 oreilles et leurs nez ne leur servaient de rien là  
 ils étaient plus avancés que les Juifs de ce  
 grand assassin car ils se servaient de leurs  
 pieds de leurs mains et même de leurs  
 langues pour lécher la peinture, la poussière  
 et toutes les pierres de Jérusalem. Nous les  
 vîmes encore quand nous gagnâmes un coin  
 de temple, embrasser et lécher les bords de  
 trois représentant soit disant le trône de la Croix  
 et d'autres qui étaient en train de lécher  
 une table de marbre déjà usée par les lèvres  
 et les langues des fidèles, et qui était soit disant  
 la table sur laquelle, selon Jean, Joseph et  
 Nicodème enveloppèrent le corps du traître  
 avec cinquante kilos d'herbes plus ou moins  
 aromatiques. En quoi de reste Jean est démenti  
 par les trois autres évangélistes, comme il est  
 d'ailleurs dans toutes ses stupides rabacheries.  
 Selon les trois premiers évangélistes le corps  
 du dernier roi des Juifs fut porté dans  
 son sépulchre creusé dans un rocher enveloppé  
 dans un simple linceul. Et ce ne fut que

trois jours après que les femmes, ou plutôt les  
coteurs de basse étage qui suivaient le bandit  
partout, étaient venues dirent Matthieu et  
Marc, avec des drogues aromatiques pour  
embaumer le corps de leur souteneur.  
Ces bonnes filles songèrent un peu tard  
assurément, à venir embaumer un corps  
trois jours après sa mort; un corps qui avait  
été baigné par la bave de la bête bovine  
selon les règles de crucifiement. Il devait  
s'être été embaumé par les vers. Mais  
ces filles avaient songé d'abord à bien fêter  
les jours de pâques avec ceux des bandits qui  
avaient échappé à la robe portative par les  
sergents et les soldats romains dans les grottes  
de Gethsemani.

Je regardais aussi cette espèce de petite  
chapelle octogonale placée au milieu du  
temple et on nous vint dire par là. C'est  
dans cette boîte, vraie boîte de païstivigda  
que le grand patriarche grec le chef supérieur  
de ce temple, fait descendre l'esprit saint  
pendant les fêtes de pâques russe.  
Sur les apôtres et esprit était descendu



sous forme de sept langues de feu du ciel  
 bien entendu. Mais dans cette boîte il descend  
 tout simplement de bout d'une allumette le  
 long d'une petite mèche soufée. A cet instant que  
 le feu est allumé le grand gaillard agitateur ouvre  
 les petits quichos percés tout autour de la boîte et  
 les fécules se précipitent pour allumer bien chaque  
 à ce feu céleste; puis avec cette nouvelle il se  
 jettent le point, pour y faire entrer sans doute  
 ce qui y manque. Les femmes se jettent en outre  
 les seins et même nous offraient plus bas encore.

Mais ce qui m'évoque le plus sape dans  
 cette grande boutique de l'ordinaire, c'est  
 un chais, assez vilain, un sacis Jean et une  
 mater colorosa, ressemblant parfaitement et  
 placés dans les mêmes postures que ceux que  
 j'avais vu se soulever dans l'église d'Argem  
 Gaberé ou j'avais fait ma première  
 communion.

Nous ne restâmes pas bien longtemps de  
 reste dans ce repaire de voleurs; on y étouffe.  
 Courir dans les rues était une misère on  
 ne pouvait faire un pas sans être assommé  
 par les vendeurs de bibelots et les demandeurs  
 de la chik.

Nous nous decidame d'entrer dans ce  
auberge en attendant de retourner a la  
maison pour dîner. Le soir nous  
allames voir le mont Sion le logement  
des armeniens, le temple d' Omar dans  
lequel les pasteurs de Mahomet esploitent  
les vrais croyants de la même façon  
que les pasteurs chretiens sauff qu'ils sont  
moins vicieux. Puis nous virent d'entrer  
dans cette fameuse plaine de Josaphat  
ou les chretiens doivent tous aller un  
jour pour être jugés par le Seigneur  
des criminels. Il y a de très mal a l'air  
dans ce petits valon. car lors même  
qu'ils croissent en forme de petits fourmils  
ils ne traversent pas de place.  
En attendant nous voulumes laisser que  
quel chose dans ce fameux valon qui  
porte le nom du cinquime roi de juda  
et ce quelque chose est défini ainsi  
dans l'evangile de Mathieu par le petit  
fils de Joachim, descendant d'Abel de  
Josaphat: et vous aussi vous êtes sans  
intelligence? ne comprenez vous pas que



toute qui est entre dans la bouche s'en va  
dans le ventre, et est jeté aux lieux secrets).

Au moins dit mon camarade quand  
je retocernerai chez moi et si on vient  
me parler de la plume de Josaphat je  
pourrai dire que j'y ai été de bon.  
J'aurais bien voulu quitter Jérusalem  
le lendemain, j'en avais vu assez, mais  
le patron nous dit qu'il fallait attendre  
encore au moins un jour pour traverser  
à Beyrouth, le vapeur part et nous conduit  
à Constantinople. L'américain voyant que  
nous ne nous amusions guère à Jérusalem  
nous fit conduire le lendemain à un petit  
bourg de Bethanie si célèbre dans les  
évangiles où Jésus allait si souvent faire  
des noces bachiques avec les prêtres de ce  
vol. Eh bien nous aussi, nous fîmes  
là une bonne petite noce; le patron  
avait donné à notre conducteur tout ce qui  
fallait pour cela. Seulement nous ne  
fîmes pas tant d'orgie que ces bandits  
évangéliques. Simon le lépreux et ses filles,  
Marthe et Marie les intimes de Jésus de la

bonne golibécime n'étaient plus là.  
Nous by passâmes une bonne partie de  
la journée avec notre conducteur, un très  
bon vivant, ayant récolté, comme tous  
les moines du pays beaucoup de peaux  
que les nigards chateains vont semer  
là bas en l'honneur du plus grand mal  
fauteur et du plus grand criminel dont  
les histoires fassent mention.

Selon Jean, l'évangéliste païen de ce  
charlatan Roman et autres exploités  
des idées évangéliques, ce fut là, chez  
Lozari et ses deux sœurs Martha et Marie  
qui eut lieu le dernier repas du fils  
de l'homme, nommé la sainte Cène  
et pendant lequel il y eut vraiment des  
scènes bachiques et bestiales et qui devinrent  
fuir par le drame de Golgotha. Ce fut  
en effet toujours d'opais Jean opais cette  
orgie ou il y eut des liquides précieux  
répandus et des vases de grand prix cassés  
jusqu'à sur la tête du fils de l'homme que  
Judas de Carioth, l'un des barochs, alla  
livrer à la justice ses copains et ses



complices, esperant ainsi sauver sa tête  
 en vendant celles de ses complices. Car  
 il voyait que ce commençait à tourner  
 mal pour cette bande de malfaiteurs qui  
 avaient commis cent et cent fois tous les  
 crimes aussi bien contre les lois judaïques  
 ou mosaïques que contre les lois romaines.

Nous avions ri beaucoup et plaisanté  
 sur les orgies que j'avais là en l'an  
 33 ces bandits de la Galilée avec des  
 Bacchantes juives, car ce vulgaire voleur  
 de cochons et d'ânes avait la prétention  
 d'être un sagon Bacchus, quoiqu'il ne fut  
 pas sorti comme le premier de la cuisse  
 de Jupiter. Nous retournâmes ainsi  
 à Jérusalem causant et riant, et en suivant  
 le même chemin sans doute que suivait  
 le dernier roi des Juifs dans ses tournées  
 de noces à Bethanie. Seulement nous  
 n'étions pas si bleins que ce banditroc  
 chaque fois qu'il sortait de là. Un matin  
 il était tellement abruté par une nuit  
 d'orgie qu'il alla regarder dans un  
 figuier s'il n'y trouverait pas de figues

a manger et cela au mois de mars au moment où les feuilles commencent à peine à s'épanouir. Ce qui ne l'empêcha pas sans sa stupéfaction de maudire ce pauvre figuier. (Marc 11-12-13)

Ce fut pour nous la plus belle journée que nous passâmes dans ce triste pays. J'ai vu bien des pays depuis et, certes si j'avais eu des moyens de voyage je serais allé avec plaisir les revoir mais jamais je n'aurais voulu revoir Jérusalem.

Le lendemain nous fûmes reconduits à Beyrouth où nous trouvâmes un voleur prêt à partir et qui ramena à Constantinople deux jours avant l'expiration de notre congé. Nous allâmes changer nos effets civils contre nos effets militaires déposés chez un marchand un ami de notre arménien puis nous entrâmes tranquillement à notre petit dépôt où rien n'était changé sinon qu'un de mes camarades s'était noyé pendant notre absence, par suite d'amour. On lui avait dit dans une



lettre que sa promise était mariée avec un autre, il devait avoir fait une grosse bêtise assurément car j'entendais tous les autres le traiter d'imbécile.

Les troupes de Sibastopol avaient commencé à défiler depuis quelque temps. Nous allâmes sur le Bosphore les voir passer, demandant toujours à ce qu'on nous passât s'il en restait encore beaucoup là bas, car quoique nous n'étions pas malheureux à Constantinople nous avions hâte de revenir aussi en France.

Enfin notre tour vint d'embarquer. Nous étions les derniers débris de la grande armée mais il y avait avec nous de fameux débris. Nous adions là tous les intendants généraux, les grands officiers de l'administration, les grands médecins et les trésoriers généraux. Pour faire honneur à tous ces grands généraux on avait envoyé un nouveau vapeur pour les prendre, celui qui venait d'être baptisé le prince impérial, car un prince était né en France juste au moment qu'on venait de traiter la paix. Ce pauvre prince qui devait aller mourir chez les Turcs en combattant pour les anglais.

peu s'en était fallu que ce bateau  
qui avait fait son tribut pendant  
longtemps avant lui dans ce terrible golfe  
de Lion ou tant de navires s'engloutissent.  
En effet, nous fumes surpris en entrant  
dans ce golfe par une effroyable tempête  
qui dura près de vingt quatre heures pendant  
lesquelles nous fumes à la merci du flot,  
car avec ce navire à grandes roues il était  
impossible de gouverner au milieu de ces  
montagnes mouvantes qui couraient en  
tous sens. Quelque fois le navire plongeait  
à pic par-dessus une montagne, dans  
les cas il se relevait sur flanc alors une des  
roues tournait complètement à l'envers  
tandis que l'autre tournait dans le vide  
tantôt on voyait les côtes tout près de  
nous puis tout à coup on était à  
plusieurs milles au loin. Quelques passagers  
indis qui se trouvaient avec nous sur le pont  
avaient été enlevés sans même qu'on s'en  
aperçut. Nous arches, satah, nous étions  
tous accouchés au bastingage, au cordage  
à port ou à on trouvait quelque chose à quoi  
s'accrocher. Je me tins accroché à une



corde tout par des timoniers. Ils étaient  
 quatre vieux boufs de mer commandés par un  
 officier qui manoeuvrait assez la roue du  
 gouvernail, mais malgré leurs efforts leur  
 gouvernail ne gouvernait rien en ce moment  
 là. Le vrai gouverneur de notre navire était  
 alors le vieil Africain, un des fils d'Athènes le  
 père des vents, que les arabes appellent Simoun  
 et les italiens Siroco. Aussi j'entendais ces  
 vieux matelots murmurer quand l'officier leur  
 commandait un mouvement, à quoi bon dirai-  
 je ce que nous faisons là et rien est la même  
 chose. Et l'un d'eux avait dit, un des plus  
 vieux: «c'est fini, allez, nous allons bientôt  
 rejoindre La Semellecote». Je compris  
 cela. Nous étions en effet dans les parages  
 où quelque mois auparavant perdit ce brave  
 corps et bien, en revenant, au sud de là bas  
 avec un chargement de soldats, parmi lesquels  
 se trouvaient des hommes de la classe 17 qui  
 avaient plus d'un an de robies à Sebastopol.  
 Je ne savais pas ce qu'on faisait ni ce  
 qu'on disait dans les salons en bas ou  
 étaient toutes les grosses têtes, mais sur le  
 pont je ne voyais que des figures tristes, hagardes

Il y avait des individus qui paraient, même  
à haute voix, d'autres pleuraient; d'autres  
étaient comme anéantis. Les chanteurs, les  
blagueurs, les faiseurs de Calambours, les  
hommes aux lazzi et aux jolis mots  
s'étaient tous très figurés. La tempête finit  
en fin par tomber et quoique les montagnes  
liquides continuèrent à couler encore longtemps  
après mais avec moins de furie, notre navire put  
avancer tant bien que mal. Nous fumes men-  
nés de croquer et aller à Cambes demander  
à manger car il y avait près de vingt quatre  
heures que nous n'avions ni bu ni mangé. On  
nous servit de telle cotion. Après que les  
figues eurent repris leur caractère habituel  
à soir à la nuit tombante nous passâmes  
devant Beuilon et le lendemain matin  
nous débouquâmes à Marseille aussitôt  
et arrivâmes au port Saint Jean quelques uns  
allèrent remercier Notre Dame de la garde  
de les avoir sauvés des furies de Neptune  
et d'Éole. D'autres, en plus grand nombre  
ayant oublié le danger, allèrent s'offrir  
à Bacchus et même aux Bacchantes.



Nous apprennis le que notre regiment etait  
 a Montfitermar et quei nous fausions  
 probablement faire route a pied pour  
 aller le rejoindre la voie ferree ayant detourne  
 sur une grande partie de ligne de Lyon  
 a M. Arbelli par cette epoque etablement  
 dation de 1856 qui est un veritable desastre.  
 Cependant apres trois jours de marche on  
 nous embarqua dans un train a bestiaux  
 la voie ayant reparee jusque la.  
 Quand j'arivai dans ma compagnie  
 la 2<sup>me</sup> Div 3, je ne connus plus personne.  
 Tous les anciens etais morts, les bras, jambes  
 amputees ou dans les hopitaux long  
 de la M. d'Armanie, ou ports en charge  
 definitif ou renouvelables, ou bien en  
 convalescence. Le capitaine seul M. Lamy  
 y etait toujours; et moi meme que m'avais  
 dit le soir de la veille de la prise de Sibostol  
 que je ne tiendrais pas quarante heures  
 debout et que si on aux cartes officiers  
 qu'on etait reellement force en France  
 d'envoyer des gamins comme moi les  
 la ou les vieux les plus forts succombent.

Cette fois en me revoyant bien portant sachant cependant que j'avais eu le combat de six ennemis six fois plus tenables que les autres, il me fit compliment et dit au sergent major qu'il fallait de suite faire un état de paiement en ma faveur pour la médaille de l'armée accordee par sa Majesty the queen english a tous les soldats français qui avant de débarquer sur la terre de l'armée avant le pais de Sibotel.

Le lendemain j'étais décoré de la grande médaille a la surprise de tous les autres soldats qui de tous ans de ma classe n'avaient que j'avais de l'hy moi en un seul combat. On me remit de suite l'exercice avec eux. Mais je ny restai pas long temps car on vit bien vite que je n'étais pas capable mes exercices. On m'employa alors au gymnase ou je ne tardai pas a être professeur ou substitut. En même temps je pratiquai le dague, la boxe, le canne, la dague dans lesquels je suis également très fort, tous ces exercices ne demandant que de la souplesse et de la rapidité.

En ce moment la je manquais de tout secours qui auraient sans doute change complètement le cours de mon existence.



## TABLE DE MULTIPLICATION

2 fois	1 font	2
2	—	4
2	—	6
2	—	8
2	—	10
2	—	12
2	—	14
2	—	16
2	—	18
2	—	20

5 fois	1 font	5
5	—	10
5	—	15
5	—	20
5	—	25
5	—	30
5	—	35
5	—	40
5	—	45
5	—	50

8 fois	1 font	8
8	—	16
8	—	24
8	—	32
8	—	40
8	—	48
8	—	56
8	—	64
8	—	72
8	—	80

3 fois	1 font	3
3	—	6
3	—	9
3	—	12
3	—	15
3	—	18
3	—	21
3	—	24
3	—	27
3	—	30

6 fois	1 font	6
6	—	12
6	—	18
6	—	24
6	—	30
6	—	36
6	—	42
6	—	48
6	—	54
6	—	60

9 fois	1 font	9
9	—	18
9	—	27
9	—	36
9	—	45
9	—	54
9	—	63
9	—	72
9	—	81
9	—	90

4 fois	1 font	4
4	—	8
4	—	12
4	—	16
4	—	20
4	—	24
4	—	28
4	—	32
4	—	36
4	—	40

7 fois	1 font	7
7	—	14
7	—	21
7	—	28
7	—	35
7	—	42
7	—	49
7	—	56
7	—	63
7	—	70

### SIGNES ABBREVIATIFS DE L'ARITHMÉTIQUE

- moins;
- + plus;
- = égale;
- × multiplié par;
- : divisé par ou est à;
- :: comme;
- x nombre inconnu;